



EDITION DES AMICALES DU STALAG VB
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

N'OUBLIEZ PAS L'ASSEMBLEE GENERALE

Comme vous le savez déjà, par la lecture du « Lien » (numéros de novembre, décembre et janvier) notre Assemblée Générale aura lieu le 28 mars prochain.

Pour respecter nos statuts, article 7, nous sommes tenus de convoquer une Assemblée « au moins une fois l'an » et la logique veut que ce soit dans le premier semestre de l'année.

Notre première Assemblée, dite constitutive, s'était tenue le 27 mai 1945 et les suivantes, à la cadence d'une par an, nous allons donc nous réunir pour la 37^e fois.

Pour toute société ou association, qu'elle quelle soit, l'Assemblée Générale est un événement marquant, de grande importance. Dans toute bonne démocratie, digne de ce nom, ce sont, en effet, les membres présents qui représentent l'ensemble des adhérents, et sont habilités à prendre les décisions majeures, concernant, dans notre cas, le fonctionnement de notre Amicale. L'assemblée est également souveraine pour régler les questions qui figurent à l'ordre du jour et c'est elle, aussi, qui élit, chaque année, un tiers des membres du bureau.

En somme, il s'agit, comme pour une société, de dresser le bilan de l'exercice précédent, d'examiner les résultats et d'en tirer des conséquences.

Pour nous, bien sûr, ce ne sont pas des questions de bénéfices à évaluer et de dividendes à partager. Mais nous poursuivons, nous aussi, des objectifs qui nous sont propres et qui doivent être soumis au jugement de l'assemblée.

En résumé, ces objectifs sont les suivants : l'union des Anciens Prisonniers de guerre, le maintien de nos effectifs, l'action sociale qui est une de nos raisons d'être, la solidarité et l'entraide, la défense de nos droits et, ce qui englobe tout : L'Amitié avec un grand A.

L'assemblée générale est donc un grand jour pour tous les adhérents qui sont réunis et participent aux débats, concernant la vie de notre Amicale.

Les délibérations du matin, le banquet amical prévu à 13 heures et la matinée dansante qui suivra, auront pour cadre le magnifique restaurant de La Chesnaie du Roy, au Bois de Vincennes, dont le propriétaire est un de nos camarades des Stalags X, membre de l'Amicale.

C'est un grand jour aussi, parce qu'il symbolise le 37^e anniversaire du retour en France de la plupart des prisonniers de guerre et en même temps, la restauration tant attendue de la Paix et de la Liberté.

N'oublions pas, non plus, que nous commémorons le 37^e anniversaire de la fondation des Amicales de Camps.

Créées au printemps 1945, elles n'ont jamais cessé, malgré vents et marées, de rassembler des anciens pensionnaires des Stalags et Oflag et ce qui peut paraître paradoxal, c'est qu'actuellement, 37 ANS APRES, elles sont plus solides, plus fortes

en effectifs et plus nécessaires à nos camarades, qu'elles ne l'étaient en 1945.

Le temps qui effrite, inmanquablement les institutions humaines, n'est pas parvenu à dissocier les liens vivaces qui nous unissent depuis plus de 40 ans.



Nous avons, donc, de nombreux motifs pour célébrer, avec un certain faste, le 28 mars prochain, ce qu'on peut appeler, la grande fête de l'Amitié P. G.

Mais, pour que la fête soit réussie, il faut, évidemment, qu'il y ait beaucoup de participants.

En cette année 1982, la presque totalité des anciens captifs, sont en retraite, ce qui leur donne des facilités pour se déplacer. Certains camarades qui ne sont jamais venus à nos Assemblées, pourraient, peut-être, faire un effort pour assister à notre fête de famille.

Les voyages sont chers, c'est vrai, mais la retraite du combattant devrait aider à combler la dépense. Et il existe, certainement, des épouses qui seraient très heureuses de se rendre à Paris.

Nos amis belges n'hésitent pas à prendre le train ou l'auto pour être présents à notre rendez-vous annuel.

Un camarade et son épouse, habitant le Canada, sur la côte du Pacifique (plus de 20.000 kms aller et retour) sont déjà venus nous rejoindre plusieurs fois.

Nous donnons ces exemples pour nos adhérents de la région parisienne, en espérant qu'ils seront plus nombreux que les années précédentes. Fait curieux : proportionnellement les parisiens y sont moins bien représentés que les provinciaux.



Chers amis amicalistes, nous comptons sur votre fidélité pour que le 28 mars soit une journée pleine de joies et de véritable amitié.

Nous avons besoin de vous, de votre présence, mais aussi de vos conseils, de vos suggestions, de vos remarques et même de vos critiques.

Venez à l'Assemblée Générale. Vous y reverrez des amis perdus de vue. Venez vous retremper dans une ambiance cordiale et fraternelle.

Réservez, dès maintenant, votre dimanche du 28 mars, pour vos compagnons de captivité. Venez avec votre épouse qui est déjà convaincue.

Vous ne le regretterez pas.

Au plaisir de vous revoir et à bientôt.

Maurice ROSE,
Secrétaire Général.

Lettre ouverte à un ami

Mon Cher Ami,

Il me semble qu'il y a seulement quelques semaines que je t'ai écrit pour te faire part de mes impressions à la suite de notre Assemblée Générale, suivie du Banquet.

Le temps passe tellement vite ! Aucune comparaison avec nos longues journées de captivité qui nous paraissent maintenant bien lointaines et qui cependant nous ont bien marqués.

Pendant de longs mois, de longues années, nous avions perdu ce qui était notre raison de vivre : « La Liberté ». En compensation nous avons découvert un bien précieux : « L'Amitié », et c'est à ce sujet que je veux t'entretenir ; sais-tu que malgré la disparition de nombreux compagnons, notre Amicale a de plus en plus d'adhérents ? Ce qui prouve que bien que la majorité des souvenirs s'effacent, ceux de la captivité restent toujours aussi vivaces en notre mémoire. Aussi, ce serait pour moi une joie immense de te retrouver à notre prochaine Assemblée Générale.

Nos amis qui y ont déjà participé y reviennent avec bonheur, mais toi qui, jusqu' alors n'a pu te déplacer, je te demande cette année de faire un effort. Balaie les obstacles qui, en dehors de la maladie, ne sont sûrement pas insurmontables et « VIENS ». Tu ne le regretteras pas car, comme moi, tu y trouveras une atmosphère de fraternité peu commune à l'heure actuelle.

Evidemment cela va te faire des frais supplémentaires qui n'étaient pas prévus dans ton budget,

mais réfléchis au plaisir que tu vas en tirer : une ambiance de retrouvailles, des nouvelles d'anciens amis, un rajeunissement de souvenirs, tout cela au milieu d'un repas de gala et au son d'un orchestre qui jouera des airs de notre époque, ce qui n'empêchera pas, si tu aimes les danses modernes, de te lancer dans la « danse des canards » !

Tu es marié ? Offres cette journée de bonheur à ta femme... Tu verras... Après quelques minutes d'adaptation, elle y renoncera d'autres épouses d'anciens prisonniers, et cela finira, comme les autres années, par un échange de numéros de téléphone pour se revoir avant le prochain banquet. Alors n'hésitez pas. Venez tous les deux.

Sais-tu que viennent se joindre à nous pas mal de veuves de nos pauvres compagnons prématurément disparus ? C'est un peu de leur mari qu'elles retrouvent en notre présence et aussi un peu de notre fraternité qui réjaillit sur elles.

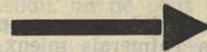
Mon cher ami, nous comptons sur toi et sur ton épouse que nous aurons plaisir à embrasser (si elle le permet). Tu ne t'en repentiras pas, je te le promet. Si tu as un problème particulier que l'Amicale puisse résoudre, n'hésite pas à lui en faire part. Tout sera fait pour qu'il s'aplanisse sans aucune formalité embarrassante pour toi.

Alors mon cher ami, prépare-toi pour le 28 mars. Viens te réchauffer le cœur avec nous et retrouver ta jeunesse.

En attendant, amitiés sincères à tous les tiens et pour toi, mes plus cordiaux sentiments.

Un ancien KG des Camps et Kdos,
Robert VERBA.

Retenez bien
cette date



Dimanche
28
Mars
1982

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

ASSEMBLEE GENERALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 26 Mars 1982.

Nous faisons un appel particulier à nos camarades pour qu'ils fassent acte de candidature, surtout ceux de la région parisienne, car le travail ne manque pas au bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 29 Mars 1981.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Nomination des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Divers.

Au cas où le quorum ne serait pas atteint, une assemblée générale extraordinaire sera convoquée le même jour, immédiatement après l'assemblée générale.

A 13 heures

A LA CHESNAIE DU ROY

Après les délibérations de l'Assemblée Générale :

BANQUET

DU

TRENTE-SEPTIEME ANNIVERSAIRE

MENU

- Mousseline de Saumon Sauce aux Herbes
- Filet de Turbot au Paprika
- Pièce de Bœuf Rôtie Forestière
- Sauce Madère
- Pommes Fondantes
- Haricots Verts Persillés
- Plateau de Fromages
- Vacherin Glacé Framboises
- Frvillités
- VINS
- Muscadet
- Bordeaux Clos Gaillan 79
- Croze Hermitage 79
- Café

On s'inscrit dès maintenant au siège de l'Amicale. Clôture des inscriptions : 26 Mars 1982.

Prix du repas 145 F tout compris

A partir de 16 heures :

MATINEE DANSANTE ET RECREATIVE
avec Grand Orchestre

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

Entrée Gratuite.



A tous ceux qui m'ont envoyé leurs vœux pour 1982, un grand merci... Mais j'aimerais mieux les retrouver le 28 mars prochain, à Paris, à l'issue de notre Assemblée Générale.

A ce sujet, je compte bien que la table du 604 sera bien garnie, puisque dès à présent, nous pouvons compter sur notre « vieux » MARSCHAL et Mme, je l'espère sur nos inamovibles BRESSON et Mme, FRUGIER et Mme, le frère de Mme BRESSON et Mme et pourquoi pas celles de JOLAIN et de BALESDEN accompagnés de leurs épouses.

(N.D.L.R. : MARSCHAL et Mme sont d'ores et déjà inscrits à la table du 604, et même ont réglé leurs inscriptions. BRESSON, par lettre donne rendez-vous aux anciens du 604 au 28 mars).

Toutefois, ce qu'il ne faut pas oublier, mes amis, c'est en vous inscrivant de bien préciser « Table du 604 » !

En ce qui me concerne, et malgré l'opération de la cataracte qui doit avoir lieu dans 2 mois — ainsi que pour Mme Martin — j'ai le ferme espoir d'être parmi vous en ce jour, et je demande à mes amis du Bureau de bien vouloir enregistrer mon inscription. Merci.

Enfin, en général, nouvelles bonnes dans l'ensemble pour cette fin d'année 81, sauf pour notre ami KAUFFMANN qui vient de sortir de l'hôpital nanti d'un Pace-Maker — sorte de pile régularisant les battements du cœur et que l'on place à l'intérieur — souhaitons lui bon courage et surtout bon moral.

Et puis, pour me répéter une dernière fois en ce début d'année, avez-vous tous réglé le montant de votre cotisation à l'Amicale? Je l'espère et merci.

A la prochaine fois, amis.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - St. IB puis XB.

CARNET NOIR DU 604

Une mauvaise nouvelle en ce début de l'année 1982 : notre bon camarade LUDDENS n'est plus, hélas, décédé en décembre 1979, après une très longue et douloureuse maladie.

Voilà la nouvelle que vient de me faire savoir sa fille, Mme LUDDENS n'ayant pas eu le courage de la faire en temps voulu.

Je me fais l'interprète de tous les camarades du kdo 604 afin de transmettre à la famille de notre très regretté camarade, l'assurance de nos condoléances les plus sincères pour la mémoire que nous conservons de lui.

M. MARTIN.

A NOS AMIS MARTIN

En tant que responsable du Lien je viens m'immiscer dans l'article réservé au kommando 604. Je n'y viens pas en tant que collaborateur mais en tant qu'ami du responsable du 604, j'ai nommé Maurice MARTIN.

Ce n'est pas aux gars du 604 que je vais apprendre que Maurice Martin est un chic type et un homme dévoué. Ils l'ont bien connu avant moi. Et c'est grâce à lui si le 604 a un organe de liaison. Maurice est un rassembleur et il le prouve chaque mois dans Le Lien. Aussi, je veux par notre journal, lui présenter ainsi qu'à sa gentille épouse Huguette, mes meilleurs souhaits de santé, de bonheur, et de longue et heureuse retraite en ce début 1982.

Tous les deux ils vont subir une opération. Cela ne leur affecte pas le moral, au contraire. Maurice vous convie, anciens du 604, à lui tenir compagnie le 28 mars à la Chesnaie du Roy. Avec un tel homme de Confiance vous devriez avoir un moral de fer. Je tenais à vous dire, anciens du 604, que vous aviez de la chance et qu'elle continue. Soyez donc tous auprès de lui, le 28 mars pour lui prouver votre amitié.

Huguette, Maurice, votre ami Henri et son épouse, vous adressent leurs meilleurs vœux de succès pour votre prochaine opération, vous embrassent... et reviennent vite en pleine forme.

Et au 28 mars !

Henri PERRON.

NOTE TRÈS IMPORTANTE

Dans la Loi de Finances pour 1982 n° 81-1160 du 30 décembre 1981, J.O. du 31 décembre 1981, au titre II Impôts Directs, l'article 12 de la loi prévoit au paragraphe VI-I :

« Le bénéfice de la demi part supplémentaire prévue au 1 de l'article 195 du Code Général des Impôts est étendu :

- aux contribuables âgés de plus de 75 ans et titulaires de la Carte du Combattant ou d'une pension servie en vertu des dispositions du Code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre.
- aux veuves âgées de plus de 75 ans des personnes mentionnées ci-dessus.

Nos camarades P.G. sont directement concernés pour la demi-part pour la déclaration 1982 ainsi que les veuves de nos camarades décédés.

Avis de recherche

Notre camarade SAUREL André, demeurant à Lespinasse, Belestia 09150, recherche LATGE Jean, de Muret (31), qui se trouvait avec lui à Wisendorf (Stalag XB). Adresser tout renseignement au délégué U.N.A.C. Louis DERRUS, 1, Av. Maréchal Leclerc 09300 Lavelanet. Tél. (61) 01-07-69.

On reparle du Limousin et de la Corrèze

Des camarades qui ont fait le Circuit en Corrèze en septembre 1980... et d'autres qui ne sont pas venus mais qui en ont entendu parler par la suite nous ont demandé de faire une deuxième édition de ce voyage. Le Comité Directeur de l'Amicale m'a chargé de contacter mon fils, ce que j'ai fait fin décembre puisque nous avons passé, Madame et moi les fêtes de fin d'année à Tulle.

Michel GEHIN (Voyage Conseil) m'a communiqué un projet dont je vous donne, ci-dessous, les grandes lignes. Naturellement ce circuit n'est pas le même qu'en 1980, bien que passant dans la même région — à part quelques excursions ou visites que des participants de 1980 ont demandé de recommencer comme la visite du village de Collonges la Rouge (L'Amicale fait partie des « Amis de Collonges la Rouge »). Un repas est également prévu comme en 1980 au château de Castel-Nevel.

Ce voyage aurait donc lieu du lundi 20 septembre 1982 au samedi 25 septembre 1982.

Au départ, nous passerons une nuit à Limoges où nous visiterons le Musée de la Céramique Adrien Dubouché, puis une usine de porcelaine. Ensuite séjour à Aubazine jusqu'à la fin du voyage. Excursions et visites prévues : Pompadour et les Haras Nationaux, Cascades de Gimel, Château de Sedières, Viaduc des Roches Noires, promenade en bateau sur le barrage de Bort, Château de Val, Plateau de Millevaches, Meymac, visite d'une distillerie, Les Monédières, Chaumel, Son et Lumière aux Tours de Merle, Village des Ages, visite d'une exploitation de gavage d'oies, soirée folklorique à Aubazine, déjeuner dans une ferme-auberge.

Vous aurez plus de détails dans les prochains Lien, mais pour nous il s'agit de savoir si nous pouvons commencer à organiser un pareil voyage. Les places, comme il y a deux ans, sont limitées à 52 participants. Inscrivez-vous. Prenez une option. Au plaisir de vous lire.

E. GEHIN.

NOEL P.G. AU CENTRE MÉDICAL

Les anciens prisonniers de guerre ne sont pas oubliés.

Les années passent... et malheureusement quelques-uns d'entre eux se trouvent dans l'obligation de suivre divers traitements. Dans ce grand et bel établissement, avec dévouement, ils reçoivent les soins appropriés. Corps médical, personnels, tous assument leurs fonctions avec compréhension et compétence.

L'Association départementale, la Fédération Nationale pensent à eux.

A la suite d'une cérémonie, dont la simplicité n'enlève pas le mérite, loin de là. Une délégation de la section locale conduite par le secrétaire s'est rendue à l'établissement pour remettre à chacun avec une modique somme un filet bien garni ; ce geste est toujours apprécié et il montre que dans le monde P.G. l'Amitié n'est pas un vain mot.

Cette petite cérémonie apporte tout à la fois un réconfort matériel et principalement un contact humain qui est encore plus précieux.

5 anciens P.G. ont profité de ce bon geste.

Hélas! deux d'entre eux ont été dans l'impossibilité de pouvoir faire connaître leur contentement. Une bonne poignée de main, un regard sûrement compréhensif ont montré que sans doute ils appréciaient ce geste.

Tous ont donc pu constater que l'amitié existait toujours dans cette grande famille... lorsque le cœur en a besoin qu'il est bon de sentir un peu de chaleur humaine ; que ces visites sont précieuses.

En résumé, le solide lien qui nous unissait durant les sombres journées passées derrière les sinistres barbelés continue sa belle voie...

Paul DUCLOUX.

Secrétaire de la section locale P.G.

P.S. — Aux visites préparatoires j'ai remis à chaque P.G. un journal de l'Amicale de leur camp. L'un d'entre eux — qui se trouve avec son épouse dans ce centre médical — a tenu à souscrire un abonnement à l'Amicale des Stalags VII à Moosbourg... J'ai fait mon bon travail d'amicaliste ; tout récemment je viens d'adresser un nouvel adhérent au Stalag IV C.

Je fais de mon mieux pour mériter mon modeste poste de Délégué départemental de l'U.N.A.C.

Sur les 5 camarades visités la répartition est la suivante : Stalag IIA, Stalag IIC, Stalag VIIA. Pour les deux autres les familles n'ont pu me fournir les renseignements exacts!

NOS AMIS POLONAIS

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que je pense à mes amis polonais en ce moment. Que ce soit à ceux qui résidaient en France en 1939 et furent faits prisonniers en même temps que nous, avec l'armée française ou l'armée Anders. Que ce soit à celui que j'ai rencontré en cellule, en 41, juste avant le départ Heuberg (il venait des environs de la Baltique, à vélo, avec une fourche et une faux, vivant de pommes tout au long des 15 ou 17 jours de voyage, ceci s'environ 800 kms pour se faire coincer dans une poche à Eglisau ou à Schaffousen!). Que ce soit à ceux que « civils », n'avaient pas le droit de se réunir à plus de deux, dans la rue, ou dans un lieu public (1942, Kommando Winkler, Villingen) ; ceux là qui, chaque matin, désignaient du bras tendu une poutre bien définie de l'atelier. Le interprète m'expliqua, en allemand, que ce qu'ils montraient était l'endroit où ils pendraient le directeur de la firme Winkler...

Où que ce soit à nos amies polonaises S.T.O. Herrenzimmern dénichées par un P.G. français (3° R. né de père polonais et de mère allemande à Guinbinne (Prusse-Orientale) et émigrés en France vers 1920, et bien sûr, pour tous ceux qui aujourd'hui luttent pour leurs libertés.

Et je pense aussi à ceux qui, le 20 ou 21 juin 1942, entre Etival et Saint-Dié, m'offrirent un « délicieux » café. Ils me donnèrent d'abord des biscuits de guerre, le lieutenant refusa que les hommes de la roulotte remplissent mon quart en alu :

— « Non! Monsieur a droit à la gamelle! »

Et ce café avait un fumet à dix mètres! Je tendis ma gamelle qui fut bien remplie... et je bus, sous le regard narquois de ces cinq ou six hommes qui riaient sans mot dire. Et ce fut l'explosion lorsque, ayant bu ma première gorgée, j'eus beaucoup de mal à ne pas cracher. Le lieutenant m'expliqua que, n'ayant pas d'eau, ses hommes avaient fait le jus avec du rhum pur! Il pouvait avoir du fumet! Ça devait être le sentier de Saint-Dié à 7 ou 8 kms... sans parler des besoins urgents qui s'ensuivirent. Et quelle chaleur!...

TRANSACTIONS

IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

Cette année, désireux d'aller jouir du mauvais temps que nous réserva le printemps 1981, j'ai retrouvé l'un d'entre nous, un vieux copain du kdo de Danningen lui aussi, comme celui que j'ai retrouvé l'an dernier. Nous n'avons pu nous réunir longtemps vu son état de santé. L'an 1982 me verra-t-il en découvrir un autre, un de ces bons vieux copains.

Je n'ai guère vu de noms de camarades dans les listes parues il y a longtemps et pourtant dès le retour, j'avais insisté auprès de tous ceux que j'ai pu rencontrer j'avais fourni des listes ; mais le Français ne sait bien s'unir que dans de rares occasions.

Aujourd'hui j'ai reçu les vœux de l'époux d'une des filles de l'un de mes patrons allemands de Danningen (13 kms de Schramberg, autant de Rottweil) C'est tout juste s'ils ne me reprochent pas de m'être abstenu d'aller les voir cette année! Enfin, il vaut mieux cela que l'inverse... n'est-ce pas?

C. CHARPIN.

14, rue Laurentine Proust,
28200 Châteaudun.
Amicale VB - N° 205

N.D.L.R. : Au Stalag VB nous avons connu un grand nombre de camarades polonais. Il y avait ceux que les allemands appelaient les polonais-français et qui avaient le même statut de gefangen que les Français et les polonais-polonais qui avaient été faits prisonniers en 1939 et qui étaient au VB un an avant nous. Parmi les polonais-français beaucoup ne parlaient pas notre langue mais par la suite ils y firent d'énormes progrès. C'étaient tous de charmants camarades, ardents patriotes avec l'amour de la patrie chevillé au corps. Très peu optèrent pour l'Allemagne. Je n'en ai connu que deux : trois au Waldho (hôpital) dont un médecin. Les autres restèrent stoïquement six ans prisonniers en Allemagne.

Quant à l'ami CHARPIN nous lui souhaitons de découvrir en 1982 d'autres camarades de kommando. J'ai déjà entendu parler d'un certain kommando à doux nom, qui sent bon la lavande de la Forêt Noire de Dileurzymerd, dont mon ami Virgile a sorti le nom de l'oubli dans l'une de ses historiettes humoristiques. Peut-être là, pourrait-il y avoir une certaine corrélation qui pourrait faire tilt!

H. PERRON.

LA CAPTURIE

Morhange ! les vitres tremblent de bon matin. Ce sont des départs de nos 105 et 155, disent les copains. Je sors. Deux soldats sont tués sur leur side-car, un gendarme, une femme. Les bombes tombent des avions avec leur bruit caractéristique ; des éclats d'obus partout.

Entre deux salves, je vais récupérer mon linge chez une blanchisseuse. Les gens se terrent dans les caves.

Entre temps, ayant atteint l'âge de 35 ans, je fus affecté à la Poste Militaire avec le grade d'adjudant. Un vague maître, sergent-chef des Chasseurs à pied, Juge d'instruction au Parquet de Meaux dans le civil, fut nommé commandant à la Justice Militaire, pas plus fier pour ça.

Après une nouvelle salve, je tente d'aller chercher ma montre en réparation. L'horloger avait baissé ses rideaux, et était probablement descendu dans une cave. Le chef du BPM (bureau postal militaire), capitaine, qui avait fait 14-18, et son lieutenant, ancien de l'Armée d'Orient n'étaient nullement impressionnés par ce qui nous arrivait. Tournez le ! Regardez s'il a pissé, il est foutu. Ce n'est pas toujours vrai, paraît-il. Quant à moi, qui avait passé des années d'enfance, de 1914 à 1917, à une vingtaine de kilomètres du front, je supportais ce tintamarre, et fus tout étonné quand l'ordre de repli nous fut donné. Pourquoi ?

La division se dirigea vers Saint-Dié. Sentant les Allemands à nos trousses, la Direction d'un très grand économat de l'armée, où l'on pouvait trouver jusqu'à des bas nylon, autorisa la troupe à se servir. « C'est toujours autant que les boches n'auront pas » disions-nous déjà pendant la grande guerre, quand nous avions réussi à manger à notre faim.

Notre unité se déplaçait sans arrêt. On couchait par terre, n'importe où, éreintés. Nous avions, un soir, trouvé un gîte dans une fabrique de grillages. Coucher sur des rouleaux de fil de fer, c'était assez moelleux. Il m'est arrivé de faire un cauchemar, en dormant sur le bas-côté d'une route. Je rêvais qu'un char (allemand bien sûr) m'écrasait. Je fus tout étonné, au lever du jour, d'être encore vivant. Nous rencontrions toujours les mêmes unités. On tournait en rond. Plus de nouvelles, plus de courrier. Nous avions quelques prisonniers, pas pour longtemps. Nous apprenions que des troupes françaises avaient réussi à passer en Suisse, qu'elles avaient été désarmées et internées. Un de mes cousins a eu cette chance. Les avions (allemands évidemment) nous lançaient des tracts : « Rendez-vous ! Nous sommes à Bordeaux ! Voulez-vous avoir le sort de vos camarades des Flandres ? » Ils auraient pu nous écraser sous leurs bombes. Au passage, je vois quelques 75 qui tirent encore, sur quoi ?

Puis, passe un feldwebel, les yeux bandés, un drapeau blanc, et deux officiers français. Ils se dirigent vers le P. C. du général. C'est la reddition. Nous faisons un tas de nos fusils, puis contre ordre, on les reprend, puis on les remet. Les consignes de la capitulation sont observées scrupuleusement. On brûle les drapeaux, nous brûlons le numéraire qui reste en caisse. Le capitaine rédige un rapport de destruction que nous signons, le capitaine, le lieutenant, et moi-même : un exemplaire pour chacun. J'écrase mon appareil photo dans la boue. Les artilleurs font sauter les culasses de leurs pièces. Alors que nous marchons à plusieurs copains, des morceaux de ferraille déchiquetée tombent à nos pieds. Nous aurions pu être tués par « l'acier de la victoire ».

Nous sommes donc prisonniers. Mais, nous n'avions pas vu nos vainqueurs. Nous étions à la Bourgonce, et on nous signale les Allemands sur la route de Saint-Dié. En effet, nous allons nous renseigner, un Allemand, reconnaissable surtout parce qu'il avait un fusil, venait de distribuer ses cigarettes à une dizaine de soldats français, faisait signe qu'il n'en avait plus, et envoyait les « prisonniers » à son collègue qui stationnait une dizaine

de mètres plus loin. Mon Dieu ! Que c'est c. la guerre. Puis, nous recevons l'ordre de monter dans des camions, les nôtres. Là, pour nous garder, marchant de long en large, deux bidasses allemands, un gros court et un long maigre, tout à fait des pioupioux des cartes postales. C'étaient des gebirgsjagers, des chasseurs alpins tout sapés de neuf, des Tyroliens qu'on avait arrachés à leurs forêts. Ils avaient l'air tout étonnés, même confus d'avoir à garder d'aussi nombreux beaux gosses. L'ordre arrive ensuite de descendre des camions. Alors, commence la longue marche, notre véritable chemin de croix.

Le matin, distribution de notre pitance, une boule de pain pour huit, un jour du mois vert, un jour du mois rose. Ils avaient conservé les bonnes. On se déleste un peu tous les kilomètres, ne conservant guère que la musette (vide). Certains avaient déjà troqué leur casque contre un paquet de cigarettes à des gardiens pas trop antipathiques. Des gardiens s'agitent, les ordres gutturaux fusent. Ce n'est pas le moment d'être pris d'un besoin pressant. Celui qui s'échappe de la colonne est sûr de son affaire. Nous traversons une rivière sur un pont de bois construit à la hâte. Nous passons à fleur d'eau. Si un camarade s'y était jeté, je crois que je l'aurais imité. Nous entrons dans la plaine d'Alsace « reconquise ». Les noms sont déjà changés : Kolmar, Schesstadt, etc. Vers Erstein, la longue colonne de plusieurs milliers de prisonniers croise une voiture qu'on connaissait pour l'avoir vue au cinéma. C'était le Fuhrer, debout, avec son parterre de généraux à grand col rouge, qui savourait sa victoire. Nous n'avions pas été fouillés. J'aurais pu avoir conservé un revolver ou une grenade, et tuer Hitler.

Qu'aurait été le résultat d'un tel geste ? certainement toute notre colonne décimée, et Goering ou Himmler au pouvoir.

Nous voyons dans un pré une unité allemande avec les drapeaux à croix gammée et un matériel rutilant. Quelqu'un nous a dit par la suite qu'ils avaient des camions spécialement aménagés avec des casiers pour la Feld-post (Poste Militaire), et même pour la musique, avec des emplacements pour les gros instruments (grosse caisse, contrebasses, etc.) Qu'était devenue notre voiture de laitier ?

Après avoir reçu quelques bonnes averse et le jour touchant à sa fin, l'ennemi décide de nous parquer près de Sélestat, dans des prés déjà transformés en bourbiers par des milliers de précédents. Le château du Haut Konigsbourg nous dominait de sa haute silhouette, et me rappelait les agréables vacances passées dans les Vosges, avec la famille d'un copain d'active, peu avant la mobilisation. Les Allemands installent des automitrailleuses aux quatre coins du terrain, et s'amuse à tirer au-dessus de nos têtes, nous obligeant à nous coucher dans la boue avec nos capotes trempées. Après une nuit sans dormir ni bouger, en plein courant d'air, pas un seul ne toussait. Ça tient du miracle.

Le lendemain, nous continuons notre marche vers Strasbourg (Strassburg). Nous échouons à la caserne Bataille. Nous couchons sur le plancher, plus de lits. A la caserne Bataille, un prisonnier qui y avait fait son service avait besoin de soins. Il quitte notre enclos, pour se rendre à l'infirmerie sans autorisation qu'il ignorait obligatoire. La sentinelle le tue net, 32 ans, père de deux enfants. Ils s'amuse aussi à abattre les chiens dans la cour de la caserne. Quand même, amélioration de l'ordinaire. Dans des boîtes de conserve, de l'eau chaude avec très peu de patates. On creuse des latrines dans la cour et le matin, par habitude, on s'installe sur la barre, en alignement. Quelques-uns y perdent leur montre, mais rien d'autre. Nous perdons surtout nos forces, et nous nous tenons à la rampe pour monter les escaliers. Voilà les travailleurs, quand ils auront perdu une vingtaine de kilos chacun en moyenne, que va recevoir l'Alle-

magne, avec sa nouvelle devise « Le travail dans la joie ».

On forme des trains pour la Forêt Noire, 40 à 50 hommes par wagon. On commence à ne plus croire aux bouthéons plus ou moins fantaisistes. Ceux de la Ligne Maginot, qui se sont rendus après l'armistice, ceux qui ont leur casque seront libérés les premiers ! Tout le monde dans le même train ! On nous avait tous, immatriculés K. G. dans le dos (ce n'est pas du provençal). On nous avait demandé de remplir un questionnaire : Etes-vous Catholique, Protestant, Juif ou Athée. Etes-vous (suivez la carte) Alsacien, Lorrain, Flamand, Normand, Breton, Savoyard, Corse ou bien Français ? Le plan d'Hitler à l'égard de la France n'était pas tendre. Nous débarquons à Villingen, Stalag V.B. Les employeurs se ruent sur la main-d'œuvre à bon marché, les mains douces pour la soie artificielle, les costauds pour les carrières, etc. Nous étions treize (par hasard), sous-officiers de toutes unités qui ne nous étions pas quittés, du sergent à l'adjudant-chef de carrière. Nous savions que d'après la convention de Genève, nous ne pouvions être astreints qu'à de la surveillance. Chaque jour passait, et nous refusions tout travail, en citant, par écrit, la Convention. Voici la réponse, en français « Oui, c'est entendu, on ne peut pas vous obliger à travailler, mais on ne peut pas vous conserver à rien faire. Si vous persistez dans votre refus de travail, on vous enverra dans un camp spécial en Prusse Orientale ». Nous avions, parmi nous, un Alsacien, contrôleur des Finances, adjudant d'occasion comme moi, qui connaissait le pays et sa langue. Il avait des velléités d'évasion, quasi impossible de la Prusse Orientale.

En effet, quelques jours après notre installation en kommando, alors que les Allemands étaient encore en pleine organisation, il jouait la fille de l'air avec un Alsacien d'un kommando voisin. Ils nous ont fait parvenir des nouvelles de Suisse par leur employeur. Ils étaient restés cinq jours et cinq nuits dans un wagon de charbon à Singen, dont la destination ne faisait aucun doute. Il fallait le faire !

Donc, avec notre accord, notre camarade Alsacien nous fait inscrire au bureau, pour 13 (toujours) aides à la culture. Comme nous la « sautions », nous acceptons d'aller dans les fermes pour manger et en faire le moins possible.

Un camion nous emmène de Villingen à Bosingen, village d'un millier d'habitants. Le garde champêtre ayant sonné que les Franzozen — j'allais dire le cheptel — étaient à l'Armenhaus (Maison des pauvres), on nous dispose sur les marches, et les paysans, qui se croient au marché aux bestiaux, palpent la musculature des bras et des jambes, et emmènent chacun leur victime. Nous restons deux, dont apparemment les connaisseurs n'avaient pas voulu, un jeune sergent filiforme, et moi, en tenue fantaisie, avec les myosotis au col, insigne poétique de la Poste aux Armées. « Ne m'oubliez pas » Vergisst mich nicht (ça se dit aussi en allemand). Nous pensions retourner au Stalag, lorsqu'une petite fille d'une dizaine d'années, pieds nus, cheveux « bruns » dans le dos, me prend par la main. « Komm ! », pendant que son petit cousin de huit ans emmenait le sergent. Mon futur patron n'avait pas voulu perdre son temps pour chercher son gefang. Je suivis donc la petite, et me retrouve dans un vieux chalet, plafond bas, noir de fumée ; une femme apparaissait, elle avait mon âge, mais m'en paraissait le double.

Elle me fit asseoir et me servit du lard avec un morceau de pain. Ça commençait bien. Puis la gamine m'appelle, monte sur un vélo et m'en indique un autre, une vraie ferraille pleine de boue. Je monte dessus et la suis. Des chemins de plus en plus rocailleux et étroits. Nous sommes en pleine forêt. Elle s'arrête et appelle un homme qui s'acharnait à la cognée sur un beau sapin. M..., je suis tombé chez un bûcheron. Taïte (papa en souabe), der Franzoze ist da ! Il me serre la main, heureusement étonné que je parle un peu l'allemand. Il m'indique le deuxième manche du passe-partout, et la première phase de la captivité commence.

(A suivre)

V. PION. - V.B.

La captivité

Histoire des prisonniers de guerre Français, 1939-1945

par Yves DURAND

Le sous-titre de cette grande étude sur la captivité recueillera l'agrément de tous les anciens prisonniers. Il rappelle en effet, très opportunément, que le deuxième conflit mondial a bien commencé un jour de septembre 1939, ce qui implique que les français ont été mobilisés à cette date, qu'ils ont rejoint leurs unités, et celles-ci le front, que des combats ont eu lieu dès ce moment, même s'il s'agissait d'activités de patrouilles et de corps-francs qui firent des morts et des prisonniers, que d'autres combats plus étendus ont eu lieu ensuite.

« Il est parfaitement injuste de dire et d'écrire que les armées françaises ne se sont pas battues en 1940. J'ai entendu parfois ce slogan en Angleterre et ailleurs, de la part d'étrangers ou de Français qui venaient de découvrir leur patrie, alors que pendant la « drôle de guerre » ils n'avaient pas fait le moindre effort pour la défendre. Je leur ai dit vertement que s'ils avaient été présents au combat avec nous en mai et juin 1940, au lieu d'être dans je ne sais quelle « planque », ils ne parleraient pas

ainsi de cette campagne ; je le pense toujours 40 ans plus tard, d'autant plus que certains d'entre eux ont eu le temps d'étaler depuis leur provocante ignorance des réalités... »

(« Pour combattre avec de Gaulle » A. de Boissieu, 1981).

Ces combats se sont soldés par plus de 100.000 morts et 1.800.000 prisonniers dont la capture « est la conséquence de la manière dont cette guerre a été conçue et menée ». (Y. Durand).

Ces propos liminaires ne sont pas sans raison, car les combattants de cette guerre-éclair savent à quoi s'en tenir sur ce point, eux qui furent si indignés d'entendre dire, à travers le discours longtemps dominant, que la seconde guerre mondiale s'était déroulée de 1940 à 1945 ! Comme si, le 3 septembre 1939, le fil de notre histoire s'était inexplicablement rompu... causant du même coup, dans la mémoire collective, une phase d'amnésie fort curieuse.

La mémoire collective se manipule fort bien.

Jamais encore au royaume de France rien de pareil n'était advenu, au point que des centaines de milliers d'hommes s'interrogèrent, doutant de s'être un jour portés aux marches du pays pour se mesurer à un redoutable et puissant ennemi qui les avait défaits, brisés et contraints en grand nombre à l'exil. Auraient-ils, ces soldats, rêvé cette part de leur vie, pour que le souvenir en fut ainsi perdu, oublié ou, mieux encore, nié au point d'être comme effacé de l'histoire ?

La myopie politique ne pouvait prévaloir à toujours sur la réalité historique dans toute sa dimension. Des chercheurs, des historiens, des écrivains, des anonymes s'entremirent pour mettre au jour cette réalité. Efforts méritoires et difficiles que l'opinion publique ne percevait pas toujours tant la volonté de refoulement était forte. Et le temps, lentement, a fait son œuvre. Ces événements... puisque événements il y eut, ne sont plus, même tragiques, qu'une péripétie lointaine de la captivité de 1.800.000 soldats, cinq longues années durant, un épiphénomène comme un autre. Attitude qui prévaut désormais...

—0—

C'est pourquoi l'étude d'Yves Durand vient à son heure. L'histoire reconstituée de ce passé bien défini sera pour chacun comme une découverte, même pour ceux qui, l'ayant subi, lui survivent encore. Elle présente le rare mérite de remettre à leur place les faits et les hommes, avec honnêteté, sans passion et, ce qui vaut d'être souligné, avec sympathie.

Dans la remarquable préface qui ouvre cette histoire, Armand Lanoux écrit :

(Suite page 4)

La captivité

(suite)

« A mon expérience de témoin parmi deux millions ce travail est un modèle du genre, véritable précis, non de décomposition comme dirait Cioran, car l'homme prisonnier ne s'est décomposé ni physiquement, ni socialement, ni moralement, même s'il a été entamé, mutilé, aliéné partiellement, mais un précis d'immobilisation par la guerre et la défaite... »

Jugement pertinent... que la lecture attentive de l'œuvre, sous la plume de l'auteur et de son équipe (méthode universitaire oblige) confirme, si elle ne l'induit pas plutôt, par une analyse de la captivité du point de vue matériel et moral, de la capture elle-même et de ses causes à la libération et à ses conséquences. Vingt-trois grands chapitres subdivisés, plus de cinq-cents pages de texte, dessins, photographies, reproductions, cartes, etc... composent un monument impressionnant qui fait honneur à ses réalisateurs.

J'ai me suis plongé avec fureur, de longs jours, dans cette histoire, je m'y suis retrouvé, je m'y suis perdu et si j'ai été souvent ému aux larmes, j'ai quelque fois ri à la note d'humour, typiquement gauloise, naturel, qui sourd de certains récits.

J'avais écrit ici-même sur la captivité au pluriel. Nulle part ailleurs que dans cet ouvrage on ne trouvera plus parfaite illustration d'une évidence qui découle, en premier, de la seule dispersion à l'intérieur du territoire allemand et de ses « annexes », de 1.500.000 prisonniers français et de centaines de milliers d'autres nationalités, répartis entre 69 stalags, 25 oflags, les camps disciplinaires et 82.000 kommandos de travail. La subjectivité de chacun s'ajoutant aux conditions matérielles et morales locales, chaque prisonnier aura vécu sa captivité.

Ce postulat posé, on pourrait penser que faire une histoire de la captivité tenait de la gageure. Eh bien, l'équipe du professeur Durand a su, tout à la fois, à partir de nombreuses sources officielles françaises et allemandes, soviétiques, en brosser avec maîtrise le tableau d'ensemble, en montrer les imbrications multiples et, s'appuyant sur un assez grand nombre de témoignages individuels d'anciens prisonniers, donner à voir quelques-unes des « singularités » qui ont fait la captivité des uns et celle des autres.

Ce qui ressort presque exclusivement de ces contributions, c'est l'esprit dramatique qui colore la vie captive, fârement la bonne humeur ou l'humour. Lisant les rapports des délégués de la Croix-Rouge en visite d'inspection dans les camps ou les kommandos, ceux de quelques hommes de confiance ainsi que les réponses individuelles de nos camarades questionnés, on reste encore aujourd'hui saisi d'émotion et de tristesse devant la somme de souffrance endurée de longs mois et, pour certains P.G., cinq années sans discontinuité.

Au point qu'on s'interroge sur la capacité réelle que pouvaient avoir nos « protecteurs » — leur dévouement personnel ne saurait être mis en cause — de transformer, de changer l'ordre des choses établi, les conditions inhumaines de détention. Nos geôliers étaient en réalité nos seuls protecteurs et l'homme, le cadet de leur souci. Cet ouvrage fait mesurer toute l'étendue de leur mépris. De même pour le respect des lois et conventions du temps de guerre. Voici un exemple type, il ne fut pas le seul, de ce mépris de l'homme-prisonnier : « l'enfer de BRUX ».

Localisation. « Sur le versant sud de l'Erzgebirge, au sud de Dresde et à une dizaine de kilomètres au nord-est de la ville de Brux, se trouvent les chantiers, mines et usines de l'entreprise d'hydrogénation appelée « Hydrierwerke Brux ».

Effectifs : « Deux camps de prisonniers, 8.000 français et des prisonniers d'autres nationalités, ainsi que des travailleurs civils... »

Travail : « 11 heures par jour et 66 heures par semaine... la police de l'entreprise (Werkschutz) exige des prisonniers le rendement maximum... Coûte que coûte ». **Résultats :** « On compte en moyenne 6 à 8 tués par jour, pour l'effectif total, prisonniers et civils. Aucune protection contre les bombardements aériens (le 12-5-1943 : 68 P.G. français tués), la misère des P.G. est si terrible que certains se mutilent pour en sortir ».

Conclusion : « Si j'avais à commenter la vision de l'enfer je ne pourrais mieux faire que de décrire ce que je vois sous mes yeux. C'est vraiment l'enfer de Brux » (Père Lefeuve, aumônier), pages 140 et 141.

C'était aussi cela, une vie de P.G. ! Dans l'un ou l'autre des 82.000 kommandos de travail répartis dans l'agriculture (individuelle ou d'Etat), l'industrie (armement, aciéries, hauts-fourneaux, laminoirs), les mines (de fond ou à ciel ouvert), les routes et les voies ferrées, les barrages, les forêts, etc.

A l'aune de sa propre expérience, on mesure ce qu'a pu être celle de l'autre, à Brux ou ailleurs !... A l'inverse des cercles de l'Enfer de Dante, dans sa Divine Comédie, l'échelle du malheur de l'homme prisonnier s'établissait sans corrélation de culpabilité personnelle avec le châtement enduré : le seul jeu du hasard vous jetait dans le premier ou le neuvième cercle !

—0—

La richesse de cet ouvrage sur la captivité est immense. Il n'est pas possible, dans le cadre de cet article, d'en faire une analyse exhaustive ou même d'en dégager les principaux thèmes. Tout au plus, avant de souligner certains points qui, pour des raisons très subjectives, me sollicitent, je voudrais bien dire combien il est de l'intérêt de tous les prisonniers de lire ce livre du professeur Durand. Ils apprendront... beaucoup. Certes pas leur captivité, qu'eux seuls peuvent restituer, mais assurément celle de l'autre, leur frère d'infortune, ce qui n'est pas le moindre. Ils se complairont à cette histoire qui fait partie de leur vie, sans masochisme mais avec lucidité et quelque fierté, celle que l'historien leur rend par la seule objectivité de son travail.

—0—

« Enfermés dans leurs camps, dispersés à travers le Reich dans leurs kommandos, les prisonniers n'échappent pas pour autant aux grands mouvements de la guerre et de la politique. Leur sort en dépend en partie et ils y réagissent eux-mêmes, manifestant ainsi leur propre opinion politique. En particulier, l'attitude adoptée à leur égard par le gouvernement français, les relations qu'il établit avec leur détendeur allemand, jouent dans leur vie captive un rôle important. (...) Les P.G. devenaient l'objet d'une forme d'exploitation politique ».

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

La politique générale du gouvernement légal de la France, ses décisions et les actes posés ont eu inévitablement des conséquences sur la vie des prisonniers Outre-Rhin. Ceux-ci en ont-ils toujours eu une claire conscience et pouvaient-ils l'avoir ? De ces décisions, en effet, beaucoup étaient ou ignorées ou mal comprises, l'information, par exemple, était quasi-inexistante au niveau de kommandos souvent isolés, oubliés au point que l'homme de confiance du camp ne les visitait jamais, sauf en cas d'incident ou d'accident graves.

Alors, déterminer le pourquoi et le comment de telle ou telle initiative vichyste, en apprécier le bien-fondé, établir sa relation directe avec la poursuite « politique » de la guerre, la passer au crible de la critique, mesurer les conséquences de son « adoption » ou de son « rejet », comment le prisonnier l'aurait-il pu, en conscience, dépourvu qu'il était de ces éléments d'appréciation et de contradiction qui, dans la société libre, permettent le choix responsable du citoyen ?

Certes, dans les oflags où l'on disposait de loisirs évidents, à un degré moindre dans les stalags, quelques minorités politisées (reflet en réduction de la société

française de l'avant-guerre et de ses divisions politiques) pouvaient bien palabrer et écrire autour des thèmes de la Révolution Nationale, exposer et s'exposer dans les cercles Pétain, « organiser » des cellules communistes « reconstituer » des loges maçonniques, parader et hisser les couleurs, etc., etc., tout ce mini-batifolage, mi-sérieux mi-intéressé ne fait pas oublier que l'immense majorité des prisonniers est restée « indifférente » à la politique, d'où qu'elle vint, l'amour de leur pays ou au plus profond d'eux-mêmes, tout simplement, l'ennemi restant l'ennemi sans plus.

J'ai été surpris, confondu à la lecture de cette quatrième partie de l'ouvrage, j'ai appris des choses que j'ignorais totalement et je suis persuadé que des centaines de milliers de prisonniers des kommandos, qui n'ont pas ou peu connu la vie du camp, réagiront comme moi, s'il leur arrive de découvrir ce côté politico-folklorique de la captivité, qui tendrait à leur en faire accroire !

Car pour eux, le seul et unique souci « politique » aura été exclusivement l'ordre militaire ! Ils avaient toujours su que leur sort était lié à celui de la guerre elle-même, ils réagissaient aux seules annonces de victoires et des défaites militaires entrecroisées. Ce qui les intéressait au premier chef, c'est que l'éta qui les tenait rivés à un dur travail et les privait de liberté, se desserre au plus vite.

Et si cette préoccupation, naturelle à tous égards, a conduit à un moment quelconque certains à se laisser « circonvenir » ou à « profiter » de telle ou telle mesure (plus variées qu'on ne dit) et sans déshonneur dans la majorité des cas, la responsabilité première en incombe à ceux qui, faisant fi du rapport de force franco-allemand, crurent pouvoir, soit initier soit cautionner une politique « P.G. » qui ne pouvait que susciter le trouble et qui est à l'origine des malentendus qui ont surgis alors et après... « Les P.G. devenaient l'objet d'une forme d'exploitation politique », cette observation d'Yves Durant aura été avérée.

Certes on ne récrit pas l'histoire, mais je pense aujourd'hui encore qu'étant donné la coupure politique en deux de la France d'alors, due essentiellement aux conditions de l'armistice et à ses suites, il eut été sage de placer les prisonniers sous la protection d'une puissance neutre.

Les choses ayant été autrement, il devenait inévitable qu'une masse aussi considérable de Français fut transformée en enjeu, entre d'une part les Allemands et Vichy, et d'autre part, entre celui-ci et la « France-Libre », représentée par de Gaulle. Et dès lors, les prisonniers ne pouvaient échapper aux pressions opposées qui, limitées au départ, atteignirent peu à peu, suivant le déroulement des hostilités et leur évolution progressive, un niveau d'implication tel que tous les problèmes du retour, et d'après, en dérivèrent. La conclusion de l'ouvrage du professeur Durand qui est véritablement l'histoire, a su rendre compte des faits est sur ce point très éclairante.

Le chapitre 23 de son livre est certainement celui qui m'a le plus touché car, à sa lecture, j'ai retrouvé des sentiments et des pensées que j'ai en moi, qui taraudent mon esprit depuis toujours. Je n'en ferais pas l'exégèse, mais je suis persuadé que ce chapitre traduit véritablement l'histoire politique de notre retour. Je laisse à tous mes camarades qui disposent de l'ouvrage, le soin de le lire et de le relire : ils y trouveront le reflet fidèle de leurs préoccupations de l'époque et pour nombre d'entre eux, d'aujourd'hui peut-être. D'où cette conséquence observée, la plongée dans « le silence de l'après-camp », symbolique soit de volonté d'oubli soit de dépassement, sûrement d'insatisfaction.

La posface de G. Lepeltier, Président de la Fédération Nationale des Combattants Prisonniers de Guerre et Combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc, remarquable de pondération, faite de vérité et de nuance ensemble, apporte à l'ouvrage la conclusion qui s'imposait. Elle nous conforte dans le sentiment que justice a commencé d'être rendue à tous les soldats du deuxième conflit mondial, c'est important pour nos camarades morts en exil, pour nous, pour l'histoire.

En ce sens, le travail du professeur Durand mérite toute notre estime. De cette large fresque, qui appréhende dans toute leur dimension les phénomènes de la captivité, la vérité ressort, éclatante, comme un faisceau de lumière dans l'ombre noire.

Bien sûr, chaque ancien gefang est en droit de prétendre à une captivité différente, et cela est vrai. Comme l'auteur, je crois cependant que « cette diversité est en réalité moins grande que les P.G. eux-mêmes ne le croient. Beaucoup d'éléments de celle-ci leur sont communs et font qu'ils ont bien vécu ensemble un destin collectif ».

J. TERRAUBELLA.
12205 V.B.



LE 7 JANVIER 1982

« Le Roi boit... la Reine trinque... » malgré un froid vif à Paris, quelle belle soirée ce **Premier Jeudi de Janvier** ! Heureuses retrouvailles ! Et que de vœux échangés... chaleureux et pleins d'espoir pour 1982.

Une ombre à cette soirée : nos restaurateurs de l'Opéra-Provence nous quittent... Aussi pas de dîner mensuel le Premier Jeudi de Février... Nous reprendrons nos habitudes le jeudi 4 mars, après accord avec les nouveaux propriétaires « à l'Opéra-Provence », du moins nous l'espérons. Fermeture en février pour réfection du restaurant.

Ce premier jeudi 1982, ce fut la fête durant tout le dîner. Fins diseurs, chanteuses, chanteurs,

rien ne manquait pour apporter à cette soirée toute l'ambiance et la sympathie recherchées.

Le succès remporté par la traditionnelle « galette » arrosée de Riesling, fit des Rois et Reines d'un jour, des échanges de « bises » sous les applaudissements des convives.

Le « compliment » du Président LANGEVIN, très applaudi, offrant des vœux et souhaits pour tous les présents et absents, pour que la camaraderie unisse tous les amicalistes VB-X ABC, et l'espoir que longtemps encore notre Amicale VB-X ABC contre vents et marées saura faire face, se maintiendra en dépit des années qui passent et descendent si vite...

Salué par un triple ban et très applaudi, chacun d'exprimer ainsi ses remerciements au Président et au Comité Directeur de l'activité bénévole apportée par ceux-ci pour la bonne marche et la prospérité de l'Amicale VB-X ABC.

Nous renouvelons nos vœux et remerciements à tous nos camarades et amis, si fidèles à notre amitié, en souhaitant de les retrouver nombreux le 28 mars à Paris à l'Assemblée Générale, et au Banquet. Qu'ils n'oublient pas de retenir leur place auprès du Bureau Directeur en réglant par chèque leur participation en s'inscrivant, ils faciliteront ainsi la tâche du Trésorier et des responsables. Merci.

Ce soir, les anciens d'Ulm étaient nombreux

à ce rendez-vous de l'Amitié. Le temps n'a pas pris sur notre constance. Rendons hommage à cette fidélité.

Etaient présents accompagnés de leurs charmantes épouses : Jean Batut, René Faucheur, Roger Rein, Julien Duez, Lucien Arnoult, André Balasse, Adrien Ouirra, Maurice Courtier, René Sénéchal, Jean Joseph.

Mmes : Fillon, Daminet, Berchot, Caudan, Véchambre, Jacquet, Morane, Huguette Crouta.

MM. : Jean Blanc, Delaunay, Prigent.

Durant le dîner, un coup de fil d'Ajaccio notre vice-président René Schroeder et Mme et d'Asnières-sur-Iton : Paulette Blanc, nous transmettant tous leurs bons vœux pour tous les présents au dîner et leurs regrets de ne pas être de nôtres ce soir là (les nôtres aussi !).

Tout comme, mais aussi unis par la pensée avec Roger Hadjadj et Schramberg, Mmes Yvonne Ribstein, Rigot (sœur d'Antoine Derisoud), nos amis Hinz, Gressel, Antoine, Raffin, Lavergne, Brun, Daniel Girod, Salignac, Granier, Matéo, Chaballier, Vailly.

A vous revoir, toutes et tous bientôt à Paris, puis à Bruxelles.

Bien cordialement.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

Notre
Montjay
ite de r
ades de
tant mo
ai rejo
forloter
milieu d
ons à
nouvelle
en Savo
Amitiés

Nos
neau de
venir au

Notre
avec son

Notre
6390 C
ciens d'

Notre
rue, 933
tous les

A to

En vers

De n
Mont
Les
Chan

Le j
La B
Tand
Grav

Mais
Qu'es
Et vo
Qu'a

La lu
Lai
Tout
Que

Puis,
Sur
Elle
Toute
Fait
Car
Jama

Voilà
Paris
Ses
Chan

OFFE
du

100 C
(M
P

Si pos
le mod
ou les
Toute
merie

Comm

Toute
chèqu

NOTRE COURRIER

Notre ami E. RAFFIN, 28, rue C. Angelier, Montjay, Chambéry (Savoie) nous écrit : « Je profite de notre journal pour remercier tous les camarades de la sympathie qu'ils m'ont témoignée pendant mon hospitalisation. Après 23 jours de clinique, j'ai rejoint notre logement. Maintenant je me fais dorloter et coule une agréable convalescence au milieu des miens. Ma femme et moi-même présentons à tous, nos vœux les meilleurs pour l'année nouvelle (une de plus!) espérant que l'on verra, en Savoie, en 1982, passer quelques pèlerins V.B. Amitiés à tous ».

Nos amis Victor DHAUSSOY et Mme, 932 Hameau de Paco, 33740 Arès, avec leur meilleur souvenir aux Anciens d'Ulm.

Notre ami DIZAMBOURG, de Sorgues, 84700, avec son bon souvenir à ceux de Magirus Werck I.

Notre ami G. VATINEL, Résidence de la Forêt, 56390 Colpo, présente ses meilleurs vœux aux Anciens d'Ulm.

Notre ami Albert FOUCHER, 19, Allée de Bellevue, 93340 Le Raincy, avec son meilleur souvenir à tous les Anciens du Worwerk 13 de Ulm.

A tous : merci et nos meilleurs vœux.

L. V.

En vers très libres

NOSTALGIE

(Qu'il était beau... mon Village)

De ma fenêtre, je vois Paris,
Montmartre... Un ciel gris...
Les toits luisants sous la pluie
Chantant sa douce mélodie.

Le jour s'en va... Tombe la nuit.
La Basilique s'enflamme, respandit
Tandis que mille « lucioles » sans bruit
Gravissent « ma Butte » y posent paillettes et bougies

Mais où sont mes « moulins » de jadis
Qu'est devenu mon vieux maquis
Et vous grisettes au minois si jolis
Qu'avez-vous fait de Mimie ?

La lune éclaire le « Mont des Martyrs endormis »
Laisant sa traine blanche sur ces pavés meurtris.
Tout est silence... recueilli... C'est ici,
Que laissa sa tête... Saint-Denis.

Puis, le jour refléuri
Sur ma Butte que l'on nous envie
Elle revit, chante, crie
Toute sa joie... son esprit
Fait courir le Monde, le Tout-Paris.
Car si on ne l'a aimée, qu'une seule nuit,
Jamais... jamais on ne l'oublie.

Voilà pourquoi j'aime ma Butte où je vis,
Paris sous son ciel gris,
Ses toits luisants sous la pluie
Chantant sa douce mélodie.

L. V.

Décembre 1981.

Ceux du Waldho

Le triste hiver que nous subissons actuellement avec ses pluies, ses neiges, son verglas, ses inondations du début de janvier me remettent en mémoire les grandes périodes de novembre à mai que nous passions chaque année, en Forêt Noire. L'hôpital était situé sur le flanc de la montagne à une altitude de 750 mètres, à deux km du Camp du V.B. C'est dire que pour l'un et l'autre la neige et le verglas formaient le décor habituel du paysage pendant six bons mois de l'année.

Sur mon carnet de notes je relève ce passage du 20-11-40 :

« ...Puis peu à peu, le jour grandissant, le ciel reprenant sa pâleur habituelle, les choses devinrent plus distinctes et le disque solaire parut à l'horizon. Une belle gelée de quelques heures avait suffi pour mettre à chaque tronc d'arbre, à chaque branche, au moindre brin d'herbe sèche, une mince gaine de givre. Ce n'était plus une forêt d'hiver à l'écorce noirâtre que j'avais sous les yeux ; de son coup de baguette, une fée l'avait transformée en une forêt de cristal ».

Les années passent, les pays diffèrent, seul l'hiver reste le même : dur aux pauvres gens. Et encore, à l'hôpital, nous n'étions pas les plus mal lotis ! Ayons le courage, chers amis du Waldho, de le reconnaître. Nos petites popotes, grâce à la complicité des gars de la cuisine, nous permettaient de nous maintenir en assez bonne forme, et combien, grâce aux conseils éclairés de nos braves toubibs, sont venus à l'hôpital préparer minutieusement une prochaine évasion.

A tous j'adresse, au nom des Anciens du Waldho, nos meilleurs vœux de santé et de bonne retraite pour 1982.

Notre ami le docteur Daniel PALMER, Campagne de Brives, 04300, Forcalquier, nous écrit : « ...Le Lien m'apporte toujours, au fond de ma Haute-Provence, des nouvelles de tous les camarades ; j'y admire le dynamisme et le travail de la rédaction et de tous les collaborateurs, réguliers ou occasionnels ».

La captivité, comment le nier, a été un fait important de notre vie ; mais j'ai été heureux de lire dans Le Lien qu'elle avait revêtu des formes aussi différentes qu'il y a d'individus. Les conditions matérielles, la santé pour les supporter, le moral, le caractère, et bien d'autres choses, ont fait que chacun a réagi différemment. Comment comparer notre captivité dorée du Waldhotel à celle d'un inquiet, physiquement peu costaud, d'un kommando pénible de Prusse Orientale. Nous avions au moins la perspective de la frontière proche... et l'espoir aide bien à mal vivre !

Veux-tu faire toutes mes amitiés aux camarades que tu pourras rencontrer... »

Voilà qui est fait, cher ami toubib. Nous sommes bien d'accord au sujet de nos conditions matérielles et morale pendant notre séjour au Waldho. Il faut y ajouter une hygiène très satisfaisante que n'avait pas le commun des prisonniers. A part les puces d'été nous étions bien tranquilles... et les montagnes de la Suisse que, de notre balcon, nous apercevions dans le lointain, apportaient à notre moral une aide bienfaisante. Quel appui formidable quand on sait que c'est plein sud qu'il faut aller pour gagner la liberté. A notre ancien partenaire, et directeur de troupe, j'adresse au nom de ses anciens collaborateurs nos vœux les plus sincères pour 1982 ainsi que l'espoir que nous le verrons en cette année. Avec notre amitié à tous.

Notre ami le Dr André CESBRON, rue des Fleurs, 49270 Champocéaux, nous écrit : « Je dispose d'un peu plus de loisirs et j'ai retrouvé un certain nombre de numéros du « Captif de la Forêt Noire », et des chansons. Je te fais parvenir un exemplaire de juin 1941. Au journal, il est vrai, vous devez avoir la collection complète ».

En septembre, j'ai séjourné trois semaines au « Métropole » de Beaulieu-sur-Mer et j'ai voulu rendre visite à l'Abbé BUIS, au Sanctuaire de Laghet. Il était absent pour cause de maladie ; les religieuses m'ont donné son adresse dans une clinique niçoise, près de l'église Russe. Je lui ai rendu visite. Il devait regagner Laghet quelques jours plus tard. Je lui souhaite une prompte guérison en attendant de le voir en Anjou.

Mon frère Joseph a atteint la Béatitude depuis sa retraite et le signe du Ratelier est toujours positif. Quant au beau Papillon, il souffre d'arthrose et boitille : à regret, il va abandonner son jardin.

Je dis toutes mes amitiés à tous, et au 28 mars probablement ».

Au 28 mars, Dédé ! Tu es attendu. Nous aurions voulu toute la famille CESBRON, mais ne tentons pas le diable. L'an dernier nous avions Papillon. Cette année si nous avions Papillon et André, nous serions comblés. Les anciens du Waldho voient passer les ans et les rangs s'éclaircissent. Depuis l'an dernier nous avons perdu notre grand ami Pierre FAURAN qui a assisté, joyeusement, à notre Assemblée Générale du 29 mars 1981 et qui était loin de se douter que c'était la dernière fois qu'il était parmi nous. Ayons une pensée émue pour notre ami qui aimait tant se retrouver parmi nous et en son souvenir soyons nombreux, très nombreux à venir le 28 mars prochain, évoquer son amical souvenir.

Notre ami Jean LAURENT, Villa Jeanne d'Arc, 36, Impasse Testanier, 83600 Fréjus : « J'adresse un amical souvenir à vous tous et en particulier à mon cher Henri Perron et à sa famille ».

Merci Jean, et peut-être que poussé par l'envie de voir la petite classe, montera-t-il en la capitale vers le 28 mars prochain et alors nous aurions le grand plaisir de le compter à la table du Waldho où il rencontrera de nombreux amis.

Notre maestro André FOCHEUX, 11, rue de Boulainvilliers, 75016 Paris, nous envoie de Savoie ses vœux pour l'an 1982 : « ...Pour ta pomme, pour Mme Perron, pour les membres du Bureau et pour tous les copains tous les vœux de bonheur et de bonne santé que moi-même formons à votre intention ».

« Rendez-vous le 28 mars et j'espère que nous serons nombreux à la table du Waldho ; nous pourrions évoquer ce fameux Noël 1942... qui devait être le dernier... Hélas ! Peut-être que pour ces quarante ans et cet anniversaire,

Papillon nous fera encore l'honneur d'être parmi nous, avec une petite bonbonne contenant un élixir de sa fabrication, frisant les 70° ».

« Je viens de recevoir, comme tous les ans, les vœux de notre ami ZMUDZINSKI, dit « Coco », toujours à Cleveland. Mes pensées ne peuvent s'arracher de tous les amis que j'ai en Pologne, pour Poniatowski, que le fils Bulski (que j'ai vu il y a quelques mois) et des amis musiciens très proches. L'un d'eux me disait encore le 3 décembre : « Nous sommes sur un volcan... et l'éruption s'est produite. C'est affreux ce qui se passe... »

Bien sûr, nous pensons bien à nos amis de Pologne qui étaient au Waldho. Nous formions avec les anglais, les serbes, les belges, les croates, les polonais et les français, une Tour de Babel bien sympathique.

Notre ami CARLIER Jules, 14, rue Jean Mermoz, 80200 Péronne, de la super-équipe Wolfarth, adresse son bon souvenir à tous et en particulier à tous les anciens du Wald'Hôtel sans oublier Perron, Galmiche, Bertin et Cie. Meilleurs vœux à tous pour 1982 Mais mon vieux Jules comme le destin fait bien les choses. Lorsque je lis le nom de ta ville il me semble, chaque fois, entendre notre cher patron Schleuh, claironner à tous les échos de la Forêt Noire : « Péronne ! Who is Péronne ? » Et cela plus de vingt fois par jour. Nous aurions pu lui dire que Péronne était dans la Somme !

Notre ami EYRAUD Jean, Place du Chevreuil, 05800 Saint-Bonnet, ancien membre de la troupe du Waldho adresse un amical bonjour à toutes les anciennes connaissances et espère une visite de quelques anciens du Waldho. Avec mon bon souvenir à l'ami Jean.

Notre ami Paul DION, 21, rue de la République, 54000 Nancy, nous écrit : « Comme tous les ans je viens te présenter ainsi qu'à tous les membres de l'Amicale mes vœux les plus sincères. Que cette année nous garde la santé et nous donne la possibilité de nous revoir ».

Je ferai tout pour être présent à l'Assemblée Générale en mars.

Je te joins un chèque pour ma cotisation, etc... et un autre pour l'adhésion d'un ami X.B, Adrien FLECHER, Kdo 1235 Bremen... »

Merci Popaul et au plaisir de te serrer la main le 28 mars. J'espère que le genou ne fera pas des siennes au dernier moment. Bienvenue à l'ami FLECHER Adrien au sein de notre grande famille.

Nos amis Robert SALLES et Mme, 41, Grande Rue, Méricourt 78270 Bonnières-sur-Seine, adressent à tous leurs meilleurs vœux. Merci pour leur bon souvenir auquel ma femme et moi avons été très sensibles. Nos deux amis adressent également leur bon souvenir à tous les participants du dernier voyage en Corse ainsi qu'à tous les camarades en attendant le plaisir de les retrouver tous le 28 mars.

Et pourquoi pas de retrouver notre ami Robert LAMIDIAUX, 135, Av. de la République à Saint-Quentin. Un ancien de la Dentisterie que beaucoup d'entre nous souhaiterions revoir. Merci Robert pour notre Caisse de Secours et viens parmi nous le 28 mars passer une journée d'amitié. Nous comptons sur toi.

Notre ami le Dr Pierre GRANGE, 14, Quai de Serbie, 69006 Lyon, nous écrit : « Voici la cotisation pour 1982 accompagnée des amitiés les plus sincères pour vous-même et le Comité dont le souffle inépuisable me laisse dans une cure admirative contemplative. Ce qui est commode... »

« A tous les compagnons du V.B et tout particulièrement « Ceux du Waldho » mon souvenir fidèle d'un cœur très chaleureux pour la nouvelle année... »

A vous revoir, cher ami toubib, à la table centrale du Waldho le 28 mars prochain avec nos amis lyonnais.

Mon ancien popotier et ami Alphonse BOUTEILLE dit « Flash », de Bosmoreau-les-Mines, 23400 Bourgneuf, présente à tous les amis du Lien ses vœux les plus sincères de bonheur et de santé pour l'année 1982. Il adresse à tous ses camarades de captivité son amical souvenir et souvent une pensée va vers nous tous, car l'ami Alphonse ne peut se déplacer. Quant à moi, son partenaire de popote, il m'arrive souvent de penser à l'ami Flash qui maniait la bouilloire électrique du père Wolfarth avec maestria pour réduire à l'état de frites à la margarine synthétique les patates volées lors de la corvée des épluches. Avec une belle sardine à l'huile et du miel de mouches quel repas plantureux nous faisons ! Mes meilleurs vœux de santé à Mme BOUTEILLE avec mon bon souvenir ainsi qu'aux enfants et petits-enfants et, pour toi mon cher Flash, toute ma fraternelle amitié ainsi que mes meilleurs vœux de santé et au plaisir de se revoir... Qui sait ?

Nos amis Raoul BERTIN et Mme, Vrigny 51140 Jonchery-sur-Vesle, adressent leurs meilleurs vœux à tous et en particulier aux anciens du Waldho et vous disent : au 28 mars à La Chesnaie du Roy où ils auront le plaisir de vous retrouver tous dans l'ambiance la plus cordiale.

Mais ils laissent à Benoît FERY-BERTIN le plaisir d'annoncer la naissance de sa sœur Laurence le 30-10-81. Elle se porte comme un charme, c'est une grande joie pour tous. Bien entendu l'arrosage eut lieu au champagne-maison.

Notre ami Albert BOUISSON, 11, rue de la Cité, 34 Saint-André de Sangonis, envoie ses bonnes amitiés et ses meilleurs souvenirs aux anciens du Waldho et de l'orchestre. Notre bon souvenir au trompettiste Bèbert, notre Louis Armstrong.

Notre ami Lucien DESTOUCHES, 70, Av. Maginot, 94400 Vitry-sur-Seine, de l'équipe de la Washerei du Père « La Cerise » et membre de la Troupe du Waldho, adresse un amical bonjour à tous et en particulier aux anciens du Waldho.

Notre ami A. RIFLE, 5, rue Victor Berthelot, 10120 Saint-André-les-Vergers, adresse à tous ses meilleurs vœux de longue vie et d'excellente santé. Merci pour

Suite page 6



OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Offre valable jusqu'au 30-6-82

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchants.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN

79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Ceux du Waldho

(suite)

vosre rédaction du Lien et votre persévérance. C'est toujours avec plaisir que j'en prends connaissance. Grâce à vous nous avons toujours des nouvelles de nos camarades de chaînes. Un salut fraternel à tous, notamment à Perron (Wolfarth disait « Perroone »).

Merci cher La Riflette de ton bon souvenir. Malgré la tristesse de l'époque nous avons passé parfois de bons moments grâce à ton entrain, à ta vitalité. Il faut bien convenir qu'il y avait dans notre groupement théâtral de fameux lurons et avec eux le cafard était ardemment pourchassé. Heureusement...

Le Dr Henri GUINCHARD, Le Montoux, Champagne (Jura) nous prie de croire à l'excellent souvenir qu'il conserve de ses cogefangenen de Villingen et en ses sentiments les plus cordiaux. Quand aurons-nous le plaisir de rencontrer notre ancien médecin-chef? Des retrouvailles pour le 28 mars peut-être?

COURRIER DE L'AMICALE

GOGER Henri, rue des Oiseaux, 29124 Riec-sur-Belon (Finistère), nous écrit :

« Auprès de vous tous, camarades de misère, de captivité, anciens du 852 de Achen et aussi de tous les camarades de tous les camps, qui comme moi étaient en captivité, camarades de France et du monde, vous tous recevez mes bons vœux pour l'année 1982 et une bonne santé surtout. Ce sont nous qui maintenant devenons vieux et qui tous les ans partons dans l'au-delà. Il faut tenir bon, et donner un bon moral à tous nos enfants et petits-enfants... »

« A tous, cordiale poignée de main et bonne santé. Vous donnerez bien le bonjour à René LENHARDT pour moi... »

BECKER Raymond, 61, rue Pasteur, 54000 Nancy, (Stalag VB, boxeur et tailleur du camp) : « ...A mon tour de vous présenter mes meilleurs vœux pour la nouvelle année, de bonheur et surtout d'une bonne santé. Veuillez présenter mes vœux à tous les camarades du VB et en particulier aux tailleurs du camp et à tous les sportifs et que l'on se retrouve nombreux à l'Assemblée générale du 28 mars... »

Allons les anciens VB écoutez l'appel de notre ami Raymond, un fidèle parmi les fidèles... et lui, il vient de Nancy! Et tous les ans nous sommes heureux de le revoir parmi nous. Au 28 mars, Raymond.

REYNAUD Jean, 10, Av. des Tilleuls, 42140 Chazelles-sur-Lyon (VB, kdo Tennebronn) : « Ma femme m'apporte aujourd'hui le Courrier de l'Amicale au Centre Hospitalier de Saint-Etienne, où je suis hospitalisé au Service de Cardiologie depuis quelques jours déjà (11-12-81). »

Ce n'est, hélas, pas la première fois (c'est la troisième) mes hospitalisations dans ce service étant les conséquences d'un infarctus, fait il y a dix ans, un matin de Noël.

Mon état de santé va s'améliorant, et j'aurai probablement la grande joie de passer les fêtes de fin d'année auprès des miens.

Je profite du Courrier pour vous adresser, cher Président, ainsi qu'à toute l'équipe du Lien, mes meilleurs vœux pour 1982.

Aux anciens du VB, et plus particulièrement à ceux de Tennebronn, j'adresse avec mes vœux, mon amical et fidèle souvenir... »

Nos meilleurs vœux de guérison à notre ami REYNAUD avec l'espérance qu'il a pu passer les fêtes au sein de sa famille.

MILLON Raymond, 11, rue d'Orléans, 92200 Neuilly :

« Avec cette fin d'année 1981 qui nous inquiète, que faut-il nous souhaiter, non seulement à nous, mais surtout à nos enfants, si ce n'est le droit d'essayer d'être heureux, déjà pas facile à réaliser sans que les « hommes » perturbent un programme si simple! »

En avons-nous rêvé de ces futurs Noël's pleins de joie et d'amour! Aujourd'hui, c'est bien ce qui nous manque le plus. C'est pourquoi, en vous souhaitant une nouvelle année heureuse, j'ai une pensée fraternelle pour ceux qui, en ce moment, souffrent, ont peur, faim et froid, et je souhaite de tout mon cœur que 1982 leur apporte la paix, ce qui pour commencer serait merveilleux pour eux et pour nous... »

Abbé Jean SOUAÏLLE, 60480 Froissy : « Une vraie chaîne d'amitié s'étend de plus en plus chaque mois, grâce à la faut le dire, à tous ceux qui donnent de leur temps « au Lien ». Merci : c'est du beau et bon travail. »

J'ai tiens le coup, après cette opération qui me laisse des séquelles. Evidemment, je ne puis me rendre à Paris, un dimanche. Par la pensée je serai avec vous tous... »

Pourriez-vous m'envoyer 5 autres carnets... »

Merci à notre ami l'Abbé pour son dévouement à l'Amicale et nos meilleurs vœux de bonne santé.

STENBAUER Lucien, 60, rue Ribot, 62520 Le Touquet. « Je tiens à vous adresser mes chaleureuses félicitations pour le soin que vous apportez à la rédaction du Lien que je reçois régulièrement, ce dont je vous remercie. Dans ma retraite du joli Touquet, j'apprécie vivement le trait d'union avec mes camarades d'il y a près de 40 ans. Cela me rappelle « Le Captif de la Forêt Noire » que nous recevions dans notre kdo. »

Tous nos remerciements pour les félicitations que nous adresse notre ami STENBAUER.

LABIS Raymond, Lacy le Grand (Stalag XA) :

« Mes meilleurs vœux de santé et de paix à tous et en particulier à mon ami Clément LEBLANC, ainsi qu'à M. René MALPLETTE et à tous les camarades du kdo 285 de Médélby. »

Notre ami Robert PAUMIER, Secrétaire Général Adjoint, Président de l'Association de Seine-Saint-Denis, ancien infirmier du Waldho où avec l'ami RENAUD (Viel-Paket) il s'attelait ou poussait à la voiture qui descendait au Camp chercher la correspondance, les colis et le lait de la cuisine. Un jour, je ne sais si ce jour-là, l'ami PAUMIER faisait partie de l'attelage, un bidon de lait tomba dans la rivière et la moitié du lait se répandit dans l'eau. Aussi sec, pour ne pas être puni par ses chefs, le posten fit remplir d'eau le bidon de lait... Il paraît que le soir, le cuisinier ROUILLON n'arrivait pas à faire monter le lait!!! Notre bon souvenir à l'ami PAUMIER.

Le Professeur Paul PAYRAU, 14, rue des Sablons, 75116 Paris, adresse ses meilleurs vœux à tous et se rappelle au bon souvenir des anciens du Waldho. Une visite le 28 mars nous ferait bien plaisir!

Quant à notre ancien chef-cuistot notre grand Bernard JEANGORGES, de La Bresse (Vosges), il envisage déjà son forfait probable le 28 mars. Il vient de sortir de l'hôpital d'Epinal où il vient de se faire enlever la vésicule biliaire, et il croit que le délai de rétablissement sera bien court. Mais nous avons confiance dans la

vitalité de notre grand bressan et il sera là, parmi nous le 28 mars. Meilleurs vœux de santé Bernard, et à bien

Le 29 mars 1981 il était parmi nous, rayonnant, à table du Waldho, au milieu de ses grands amis. Hé, quelques jours plus tard, un infarctus l'emportait. C'est notre grand ami Pierre FAURAN, notre si sympathique toubib du Waldho. La journée du 28 mars prochain sera sa journée à lui, la Journée du Souvenir. Anciens du Waldho la lui dédient. Par un message nouvelle année Mme FAURAN présente : « ses souhaits amicaux à cette Amicale à laquelle nous tenons tous que se donne tant de peine pour les uns et les autres. Nos remerciements sont faibles pour votre reconfort, votre gentillesse. Je profite de ce mot pour vous dire comme j'avais été émue, ainsi que mes enfants, vos pensées, de votre délicatesse, au moment où brutalement Pierre nous quittait. »

Notre ami le Dr Pierre FAURAN restera toujours dans notre souvenir et il sera dans nos pensées 28 mars prochain.

A tous mon bon souvenir.

H.PERRON.

PEYROUX Jacques, Maison Courras, Clermont 40990 St-Paul-les-Dax : « ...un grand souhait de bonne année et de bonne santé pour 1982. Quant à moi je suis un grand malade, et ma femme aussi. Tous les deux on ne se déplace nulle part : le lit et le fauteuil, car il y a six ans que je suis dans un triste état. Heureusement il y a un ou deux voisins qui nous viennent en aide en les payant un peu. Aujourd'hui même je vais m'acquitter de régler le journal Le Lien, c'est tout ce que je peux vous donner... »

Nos grands malades, mon cher PEYROUX n'acquiescent plus le journal. Leur abonnement est pris en charge par notre Caisse de Secours. Aussi à l'avenir ne nous adresse plus d'argent. Tu recevras quand même Le Lien que tu aimes tant et nous transmettons ton dossier à notre Caisse d'entraide.

G. BASSET, 419, Bd de la République, 13651 Salon Cédex, présente à la rédaction du Lien, en particulier à PERRON et à PIFFAULT, ses souhaits de continuation persévérante dans leur travail pour l'avenir de notre cher Lien. Vive 1982! »

ROUILLARD René, 15, Av. Gambetta, 41000 Blois : « ...j'adresse mes vœux de santé et de bonne année au dévoué Comité Directeur ainsi qu'à tous les anciens du Trauber, du Nord Bankof, de la Tannerie et des Baraques à Tuttingen que j'aimerais revoir à notre prochaine Assemblée Générale. »

CARATY André, 12, rue Alexis Maneyrol, Préfailles, 44770 La Plaine sur Mer : « Mes vœux les plus sincères de santé et bonne retraite, ainsi qu'une amicale pensée à ceux du kommando Engler de Littenweiler, près de Fribourg. »

PASSET, Aubencheul aux Bois 02420 Bellicourt : « ...Après quelques dizaines d'années on aurait tendance à oublier les 39-45; heureusement Le Lien est là pour vous rappeler. Et c'est avec un certain plaisir et reconnaissance que je le lis. Il nous fait revivre tant de belles choses partagées alors (camaraderie, solidarité). »

Robert OZAN, 5, rue des Dahlias, 91380 Chilly Mazarin : « ...Mes meilleurs vœux à tous et en particulier aux anciens du VB. »

CLAVIER Octave, Le Bout du Pont, Faverolles-sur-Cher, 41400 Montrichard : « Cordial salut à tous les anciens du Stalag VB et du kdo St-Georgen. »

BURNEL André, 27600 Ste-Barbe-sur-Gaillon : « Dans ma retraite, face à la nature, j'ai la chance, à la veille de mes 82 ans de vous envoyer mes meilleurs vœux de Paix, de santé, de tranquillité et de bonne retraite. »

Notre pensée va vers nos amis disparus cette année écoulée. Nous gardons leurs souvenirs dans notre mémoire, que nous partageons avec leurs familles éprouvées. Avec les anciens des 3 et 4^e âges, j'use du téléphone et de l'épistolaire. L'usure des ans est là. Voyez STORCK, CADOUX, MALLET, Mgr PETIT et combien d'autres comme moi ont dû faire des stages en hôpital, mais remercions les soins et les progrès de la médecine.

Je tiens à remercier notre Président, les Vice-Présidents, tous les camarades dévoués au bureau, sans oublier ROSE, PERRON, les piliers de l'Amicale et tous ceux qui contribuent à la publication du journal. Cher PERRON, Le Lien, loin de perdre du souffle, il redouble de dévouement à la cause des Amicales des P.G. DUCLOUX, TERRAUBELLA (de mon département, des souvenirs des camps, de kommandos, etc, nous les remercions tous).

Je ne sais si je serais en mesure d'être parmi vous le 28 mars, mais en tout cas par la pensée. Je téléphonerai à l'ami PONROY ces jours-ci, le junior des anciens.

Nous souhaitons une bonne santé et une très bonne année à notre Président honoraire que nous espérons revoir à la table des X, le 28 mars prochain. Le Comité Directeur adresse à son cher Doyen ses meilleurs vœux.

REVAULT Hubert, Beaulieu, 79300 Bressuire : ses meilleurs vœux à l'Amicale de la part d'un ancien du XA du kdo 41 Borsflét.

J. DE GRAVE, La Côte d'Hyot 74130 Bonneville :

« Au cours d'un récent voyage en Normandie, j'ai appris l'existence de votre Amicale, par l'un de mes amis Pierre RAULT, ex-P.G. du Stalag XB. J'ai également appris qu'un autre camarade avec qui je me trouvais sur l'île de Wangerooog, Edouard TRIBOUILLARD avait écrit un livre « Les Frères Tribouillard » et me suis empressé d'acheter ce roman qui m'a rappelé des souvenirs d'une bien triste époque. C'est avec grand plaisir que je vous adresse mon bulletin d'adhésion à votre Amicale, qui je l'espère me permettra de retrouver la trace d'anciens camarades de captivité... »

Nous souhaitons la bienvenue au sein de l'Amicale à notre ami DE GRAVE en espérant qu'au sein de notre

grande famille il retrouvera d'anciens camarades de kdo. Nous espérons que la vente du livre « Les Frères Tribouillard » continue auprès de nos camarades ex-P.G. car ce livre mérite de figurer en bonne place dans bibliothèque ex-P.G.

Mgr Robert PETIT, 73, rue Edouard Charton, 78000 Versailles (lettre du 14-12-81). « Très touché des vœux de joyeux Noël et de bonne année 1982 que lui apporte Le Lien de décembre reçu ce matin... après une année de lente amélioration de sa santé ne veut pas manquer de remercier les rédacteurs toujours si fidèles au poste et de leur dire, à son tour, les vœux sincères et fervents qu'il forme pour eux, les membres des amicales, leurs familles. »

Il les traduira dans la prière en union avec la messe de 9 heures du 28 mars, faute de pouvoir y être effectivement présent.

Il leur serait reconnaissant de l'aider à identifier la signature et l'adresse du rédacteur de la carte jointe qu'il a reçue fin octobre et à laquelle il n'a pu répondre ne serait-ce que pour dire combien il en a été profondément touché.

Dans le même numéro de décembre, il n'a pu manquer de remarquer les nouvelles qu'Edouard TOISSIN donnait de sa santé.

Les années passent, les santés sont ébranlées, la fidélité de l'amitié reste. »

Le correspondant de notre ami Mgr Robert PETIT est de Pont-à-Mousson ou était de passage dans cette ville le 22-10-81. La signature est illisible. Nos recherches continuent... et nous trouverons peut-être avant que l'auteur ne se fasse connaître par Le Lien. Nos regrets que notre grand ami, Mgr PETIT, ne puisse être des nôtres le 28 mars mais qu'il sache que tous ses nombreux amis de l'Amicale lui adressent leurs meilleurs vœux de santé.

André JAUNEAU, 33, Bd Eugène Riffault, 41000 Blois : « Adressent leurs bons vœux et amitiés à tous les camarades de l'Amicale. Je serai des vôtres le 28 mars si ma femme n'est pas trop fatiguée. »

Tous nos vœux de bonne santé à nos deux amis en espérant que Mme JAUNEAU sera rétablie afin que nous puissions avoir parmi nous ce couple sympathique.

LABAT R., Gigny, 89160 Ancy-le-Franc : « Mes meilleurs vœux à tous les anciens P.G. Je regrette de ne pas trouver d'anciens camarades de mon kdo à Hintzendorf, au sud de Brême. J'ai déjà lancé un appel mais sans résultat à mon grand regret. J'espère être satisfait dans la nouvelle année... »

Les anciens d'Hintzendorf réveillez-vous! Si vous saviez la joie qu'on éprouve à retrouver un ancien copain de captivité vous bondiriez tout de suite à la poste. Faites-le vite. Merci.

WELTE Raymond, à La Bresse (Vosges) : « ...L'année qui vient de s'écouler nous a enlevé un camarade très cher en la personne d'Alfred ROSSIGNOL. L'âge éclaircit nos rangs, mais restons toujours bons copains et surtout restons P.G. La santé de JEANGORGES n'est plus très fameuse. Il s'est fait opérer de la vésicule et est en ce moment à la clinique St-Jean à Epinal. »

Avec mes meilleurs vœux à tous les copains. »

A l'ami Raymond « les yeux bleus », nous adressons ma femme et moi, nos meilleurs vœux de santé et de bonheur, ainsi qu'à toute sa famille. Quant au Grand Bernard nous lui faisons confiance. L'ancien « tubar » de 42 a de la résistance et nous espérons le voir, à la table du Waldho, le 28 mars prochain. A toi, mon Grand, nos meilleurs vœux de prompt guérison, et bientôt.

VOILLEQUIN Jean, Biernes 52330 Colombey-les-Deux-Eglises : « Le Lien m'intéresse beaucoup et grâce à lui j'ai retrouvé la trace de nombreux camarades. Notre compagnon de captivité Maurice MARTIN était avec moi au 604 Altenbruch, Stalag XB et chaque mois sur Le Lien il fait paraître un article très apprécié des rescapés de ce kdo. Il est bien dévoué. »

Il est agréable de constater que le dévouement est apprécié. Les gars du 604 ont la chance, oui, je dis bien la chance, d'avoir eu un Homme de confiance Maurice que je connais bien, est le dévouement personnel et grâce à lui ceux du 604 ne se sont jamais perdus de vue depuis la libération.

POUPLIER André, 16, rue Gambetta, 08000 Montmédy : « Mes amitiés à mes anciens copains de kdos qui sont nombreux car j'ai fait huit kdos et mes meilleurs vœux pour 1982... »

Philippe BAUDRU, 3, Place d'Estienne d'Orves, 92300 Levallois-Perret : « ...A tous, mes vœux les plus sincères pour tenir... et continuer le plus longtemps à garder le contact... »

GRONDIN Alphonse, 13, rue du 8-Mai, 85800 Saint-Gilles Croix de Vie : « Serait-il possible de retrouver un nommé VAREILLE Clément avec qui j'ai fait toute ma captivité? C'est le seul avec qui j'ai toujours été et je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Nous étions au kdo 261 Stalag XB à Schidof. J'ai peut-être été trop négligent et lui aussi sans doute. En vieillissant on a mieux le

temps d'y penser. Peut-être un jour, j'aurai de ses nouvelles par Le Lien».

Et voici tout un bouquet de bons vœux pour 1982 adressé par nos amis :

BARELLI Bernard, La Bergerie, La Capte 83400 Hyères (X ABC).

TUFFRAUD André, Plassac 17240 St-Genis de Saintonge.

Dr SCHUSTER Daniel, 8, Avenue de Sénart 91230 Montgeron.

J. CREUSOT, 20, rue de la Gare 88120 Saint-Amé.

FEUILLET René, 63, rue Roux, 1700 La Rochelle.

CHAREYRON André, Pras, St-Pierreville, 07190 Saint-Sauveur de Montagut.

GELORMINI de Prunelli (Corse).

FREMY-VARINET René, 23, rue du Gl de Gaulle, 20137 Porto-Vecchio. Avec nos remerciements.

CAILLAUD Paul, 3, Gravelongue Salles Gardon, 30110 La Grand Combe.

BAILLET Alfred, Barbonville, 54360 Blainville-sur-Eau.

LEGROS Raymond, Bignicourt, 08310 Juniville.

LANCEL Ferdinand, 24, rue Christophe Colomb, 41000 Blois (X B Sandbostel).

ALTHERE Donat, La Mouline 88160 Le Thillot.

BERNET Charles, 2, rue Fraternité, 75019 Paris (V B).

COYRAS Marius, Lanas 07200 Aubenas.

NADEAU Raymond, 6, rue de La Chapelle, La Cotinière 17310 St-Pierre d'Oléron, (X A, kdo 960).

ANMONT A., 98, Av. Victor Hugo, 93360 Neuilly-Plaisance.

ROCHE-DELOGE, 21270 Vielverge.

ALBRAND Emile, 7, rue du Pont, 78690 Les Essards Le Roi.

SALVAN Emile, 32, rue Cand de Césard, 81100 Castres

CHARLIER M., 9, Allée des Hêtres, 94340 Le Raincy.

BEGUE Jean, 9, rue Fresnel, 75116 Paris.

CALMES Achille, Talmié, 81300 Graulhet.

RIVALIS Jean, Chalet Sainte-Croix, 81100 Castres, X C.

LASSERRE du ROZEL, Pharmacien, 29115 Le Guilvinec (X ABC).

VORTISCH Charles, 15, rue des Carquelins, 91560 Crosne.

VANNOYE-BEAUSSART, Résidence de la Lys, 116, rue de Dunkerque, 59280 Armentières.

FOURNIER Jean, Les Coiffy, 52400 Bourbonne-les-Bains (et aux camarades du VB).

FANER Maxime, Ponchon, Ozon 07370 Sarras.

FAURE Jacques, 4, rue de Verdun, 51200 Epernay.

FOLTETE J., Le Moutet, 69230 St-Genis-Laval (X B-X C).

COCHE Lucien, 11, Petite Rue, 89370 Chaumont-sur-Yonne.

SCHNAEBELE Charles, 18, rue Pierre Corneille, Lyon.

GATEPAILLE, 7, rue Malleray, 49300 Cholet.

RECORDON Marius, Andelot, Morval 39320 Saint-Julien-sur-Suran.

PILLOT Oscar, 1, rue Stanley, Fosse 12, 62300 Lens (aux copains du VB, Pierre Jeagnesson et Brion).

ROCHE Jean, La Chatonnière, St-Romain de Popey, 69490 Pontcharra-sur-Turdine, (Stalag X B, kdo 7100 Bardowick, Kreis Lunebourg).

JOUILLEROT Gaston, 11, rue de Champagne, Bourguignon, 25150 Pont de Roide.

ROUCHOU-PATERCQ Jean, Saint-Jammes, 64160 Morlaas.

DENOENT Fernand, La Belle Croix, Route de Sept Sorts 77640 Jouarre.

DEMEILLERS Jean, 2, rue Louis Bouilhet, 76000 Rouen (aux amis du VB, de Villingen et de Boringen).

JOLIVET H., 209, Av. Gambetta 75020 Paris.

THIBAUDIER Pierre, rue Basse Valois, Millery, 69390, Vernaison (aux copains du XB et particulièrement à ceux des kdos d'Ippensen et Neueu Walde).

PORTAL André, 59, Grande Rue, Saint-Amé, 88120 Vagney.

DUPRE Paul, 13, rue d'Epissy, Villecerf 77250 Moret-sur-Loing.

ANMON Maxime, 66, rue du Gl Buat, Nantes.

DAUBRIVE Henri, Serqueux 52400 Bourbonne-les-Bains.

LOUIS Pierre, 20, rue du Temple, 89000 Auxerre (principalement à ceux de Krauchensies et à Jean Kaufmann).

VINCENS Joseph, Aux Condomines, 31340 Villemur-sur-Tarn (aux anciens de Mauser Werke à Oberndorf sur le Nékar).

DESMERGER Jean, Le Pavillon, Chailly 5800 Nevers.

MERILLET Michel, La Villeneuve en Chevré 78270 Bonnières-sur-Seine (Dans l'espoir d'être des vôtres à l'Assemblée Générale le 28 mars).

LEBLANC Gilbert, Mérobert 91780 Chalo Saint-Mars (à tous les anciens du VB).

KEISLER Roger, 22, rue Brochant, 75017 Paris.

DALLO Jean, 64, Av. Quesnay, 93190 Livry-Gargan.

DERETZ René, 222, rue des Charbonneis, Richebourg 62136 Lestrem.

RIVET Lucien, Veuil 36600 Valençay (à mes anciens camarades du X A du kdo 678 de Hogel et de Pellworm en Schleswig-Holstein).

Notre ami **Raoul CARTIGNY**, 29, rue Carnot 59500 Raisme, nous annonce une bien triste nouvelle :

«...En confirmation de mon entretien téléphonique du 3 décembre avec l'ami Perron, c'est avec beaucoup de regrets que j'ai assisté à la messe de funérailles de René de SAINT-JEAN, le samedi 31 octobre dernier ; notre cher pianiste, compositeur et chef d'orchestre de la « Roulotte » nous a quittés. En ce qui me concerne, après être allé rendre visite à son épouse lors de mon retour fin 1943, j'avais retrouvé René fin 1945, et nous continuions à entretenir l'amitié des « Camps » en fa-

mille et à la faveur du vin de Bordeaux dont il assurait la représentation en parallèle avec ses activités musicales.

Nous nous rencontrons moins souvent en dernier temps, et cela ajoute au regret du départ de l'Ami...

Dans l'espoir de se revoir au prochain printemps, soyez assurés de toutes les pensées amicales de la famille Cartigny».

Merci à l'ami Raoul de nous avoir signalé le décès de notre ami de Saint-Jean qui fut l'inamovible pianiste de l'orchestre du Camp, et d'avoir assisté, en tant qu'ancien P.G. et ami aux obsèques de notre camarade. De Saint-Jean était une figure du Camp ; il était d'un naturel simple et doux qui cachait un talent de compositeur qui ne demandait qu'à s'épanouir en captivité. Parmi ses œuvres qui naquirent dans le barbelés on se rappelle : « Notre Asile », « Sans ton Amour », « Noël de France », etc. C'est René de Saint-Jean qui composa la musique de la revue du Stalag V B de 1943 : « Chantons le Monde » qui remporta un énorme succès.

A Mme de Saint-Jean, à sa famille, ses amis de captivité et le Comité Directeur de l'Amicale V B-X ABC adressent leurs fraternelles condoléances.

FOVET Raymond, 20, rue Ernest Couteaux, 59160 Lomme : «...Je profite de cette lettre pour vous remercier de l'appel que vous avez lancé, à ma demande, dans le Courrier du Lien de septembre (page 7, Raymond Fovet). Je n'ai reçu qu'une seule réponse. Celle du camarade MORINET Paul, de Rolampont, Hte-Marne, qui m'a fait grand plaisir ; aussi s'il vous restait un petit endroit de libre dans un prochain Lien je vous serais reconnaissant de bien vouloir répéter mon appel. Peut-être aurais-je la joie d'une autre lettre ? »

Nous lançons donc un nouvel appel aux anciens du kdo 430 de Tating dans les Schleswig Holstein de se mettre en rapport avec notre ami FOVET. C'est si bon les retrouvailles !

PONCET Léon, 01160 Saint-Martin du Mont : meilleurs vœux de santé à tous et en particulier aux camarades du kdo 761.

PIALLE Jean, Rés. Pasteur, 251, Bd Pasteur, 59500 Douai : « Joie, santé et bonheur et que la fraternité qui unit les anciens P.G. de nos stalags XABC demeure aussi vivace ».

PARRIER Gabriel, Mercuriol 22600, stalag X A, kdos 404 - 505 - 1133 : « Votre journal est très intéressant et continue le lien entre les anciens P.G., c'est avec plaisir qu'on le reçoit ».

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

MALLET Serge, 53, rue du Dr Louis Babin, Saint-Germain-les-Arpajon, 91290 Arpajon : «...A la lecture du Lien je constate que l'Amicale continue à faire de nouveaux adhérents après 36 années d'existence, c'est magnifique. Je souhaite beaucoup de santé à tous les dévoués camarades du Comité Directeur».

SERAY Jean, 1, route de Nanteuil, 77730 Méry-sur-Marne, envoie tous ses meilleurs vœux de santé et de bonne retraite à tous ses amis et en particulier aux anciens de Schramberg qu'il espère tous rencontrer le 28 mars prochain à l'Assemblée Générale de l'Amicale ainsi qu'au banquet.

EVRRARD Marius, 10, rue André Messenger, Chatenay-le-Royal, 71530 Chalons-sur-Saône, envoie ses meilleurs vœux de santé aux amis de l'Amicale. Nous espérons que nous aurons l'occasion de rencontrer nos deux fidèles habitués lors de l'Assemblée Générale du 28 mars.

Joseph STUCK, Coiffeur, Vinchy (Vosges), salue bien les camarades de Imidingen, Neuerhausen et de Chiron Barrak où il s'est écrasé la main droite 22-12-42 et libéré le 7-8-43. En reprenant les outils de la main gauche j'ai pu reprendre mon métier et j'exerce encore avec une clientèle amicale. Je suis de la classe 29. Mes meilleurs vœux de bonne santé à tous.

BRETON Roger, Armissian 11110 Coursan, adresse ses meilleurs vœux de santé à tous les membres de l'Amicale. Nous adressons tous nos meilleurs vœux de réussite à l'un de ses fils, hospitalisé à Narbonne, pour une opération rénale « des petits cailloux qui s'égarrent » nous dit le papa BRETON. Tous nos vœux de succès au futur opéré et notre bon souvenir à l'ami BRETON.

MANSUY Albert, à Saulxures-sur-Moselotte, adresse un amical bonjour et son bon souvenir aux anciens du XB et aux escargots de la baraque 10.

Roger MILLOT, Bar de l'Avenue, 50, Av. Boucicaut, 71100 Chalons-sur-Saône, nous écrit : « Je vous prie de présenter à tous les membres de l'Amicale et en particulier à ceux du XB mes meilleurs vœux pour 1982 et surtout de bonne santé. Le reliquat de mon chèque est destiné à votre Caisse d'entraide. Je joins tous mes compliments à l'équipe du journal pour son travail... »

André CHAMPION, Autigny le Grand, 52300 Joinville, nous écrit : « Je voudrais bien savoir si ce Pierre PONROY que l'on voit souvent dans le journal Le Lien n'aurait pas été au kdo 5144 chez Fock et Wulf, Goldina à Bremen, fabrique d'avions. D'abord dans les baraques, vers le terrain d'aviation, et puis nous avons logé dans une grande salle qui aurait pu être un théâtre, ceci pas tellement loin de l'usine. En espérant avoir retrouvé un copain... »

Notre ami Pierre PONROY m'autorise à te dire, mon cher CHAMPION que c'est bien le même homme, avec quarante ans de plus, que celui qui fréquentait l'usine d'aviation Fock et Wulf, et qui est, lui aussi, heureux de

te retrouver. Il te signale que parmi les membres du kdo 5144 il est relation avec les amis : LEGER, THI-BAULOT, TRULIN, DARRIGUES, RUFF, JACQUARD, CHAMCLAUX, LAMOTTE, THUET, BAHIN, LAISSY, CHARLOIS, RIBELL, GUILLAUME. Ces noms te rappelleront de bons souvenirs et les autres... La Hte-Marne n'étant pas très loin de la capitale, Pierre espère, qu'il te rencontrera bientôt au Siège et pourquoi pas le 28 mars à l'Assemblée Générale.

CARNET NOIR

LA MORT ENCORE

Ce soir du 4 janvier 1982, le téléphone a sonné à la maison. Depuis quelques semaines, j'attendais des nouvelles de mon ami LOGEARD dont j'avais appris, par sa femme, l'hospitalisation récente. La maladie qui le minait depuis des mois ne lui laissait aucun répit et l'inéluctable vient d'arriver, aujourd'hui : Jacques LOGEARD n'est plus. Le mal a eu raison de lui et le voilà soudain loin de nous, dans cet Infini où il nous précède désormais.

Jacques LOGEARD était un camarade d'infortune, un ami. Sous des dehors parfois abrupts, pour qui ne le connaissait pas, il était d'une grande bonté. Une distinction toute naturelle le caractérisait, qui attirait et retenait. Réservé sur lui-même, il savait écouter.

LOGEARD, pour moi, c'est Marklin à Goppingen, entre Stuttgart et Ulm. Venant de Villingen en septembre 1942, nous avions atterri dans cette célèbre usine de jouets... devenue usine de guerre. Le nouveau kommando était à demeure. Le travail posté de nuit y était pénible : je revois Jacques, ensommeillé, bougon, grottant anxieusement la lueur de l'aube qui le délivrera...

Un autre souvenir me vient, merveilleux celui-là. C'est le 20 avril 1945 : depuis la veille, une colonne de l'armée américaine s'apprête à rentrer dans la ville déclarée ouverte. Jacques et moi nous précipitons sur la route, déserte, à la rencontre de quelques soldats U.S., noirs et blancs, en patrouille. La prise de contact est brève, un long cauchemard vient de prendre fin. Le visage de Jacques est littéralement transfiguré, le mien aussi sans doute.

Cher Jacques, tous tes amis, ceux du camp, du kommando, du bureau de l'Amicale sont aujourd'hui accablés de tristesse. Tu nous as quittés à jamais, mais dans nos cœurs tu resteras présent, longtemps encore.

J. TERRAUBELLA.

-0-

Aux obsèques de notre ami Jacques LOGEARD, vérificateur aux Comptes de l'Amicale, assistaient, outre le Président LANGEVIN représentant le Comité Directeur, nos amis CHARBONNET, FOCHEUX, TERRAUBELLA et RYSTO.

Le Comité Directeur de l'Amicale et la Rédaction du Lien s'associent aux condoléances, présentées à la famille de notre regretté camarade, par le Président LANGEVIN.

Nous apprenons le décès de notre camarade Robert VUILLEMOT, 3, rue du Creux Savoyard, 70200 Lure, survenu le 2 juillet 1981 à Lure.

Notre ami André BOUCHER, d'Epernay, nous fait connaître le décès de notre camarade Pierre CAMUS, 37, rue des Futies, 51200 Epernay, survenu le 31 décembre 1981. Les obsèques ont eu lieu le lundi 4 janvier à Vitry-le-François.

A ces familles dans la peine, l'Amicale présente ses sincères condoléances.

CARNET NOIR AU KOMMANDO 470 DE GARREL

Dans le dernier numéro du Lien, à la rubrique « Courrier de l'Amicale » (page 5) un passage a tout particulièrement retenu mon attention.

«...Notre ami CHAUVET Maurice nous fait part de sa nouvelle adresse : « La Colinière » Sonzay 37360 Neuillé Pont Pierre. Le Lien nous ayant été retourné avec la mention habituelle des P.T.T. : « n'habite pas à l'adresse indiquée ».

Un nouvel envoi était cependant bien arrivé... à ce moment le pauvre Maurice habitait Tours.

Je savais par ce brave camarade de kdo qu'il préparait depuis plusieurs années cette seconde résidence. Il y a deux ans, alors que je me trouvais à Garrel avec mon épouse dans une maison amie, la famille Goken, sur le Thulerweg, nous avons rencontré Maurice, son épouse et un de ses fils. Ensemble une journée entière s'est rapidement écoulée chez Anneliese et son mari. Bon repas. Ensuite, nous sommes tous allés dans la ferme où Maurice avait passé son entière captivité. La grand-mère, paralysée, sur son fauteuil roulant (86 ans) a fort bien reconnu son ancien prisonnier, etc...

C'était un Maurice heureux... qui avait tout de suite adhéré à notre chère Amicale.

Connaissant sa nouvelle adresse, le 18 décembre, une longue lettre lui apportait mes vœux les meilleurs de bonheur et surtout de santé à toute sa famille.

Hélas ! Peu après, un coup de téléphone du fils m'annonçait la fin brutale de son père ; quelques explications ont été données : Maurice après une vie exemplaire (chauffeur de taxi à Tours) a pris sa retraite en août dernier. Sa passion était la chasse... un mois après alors qu'il se livrait à son sport favori il a été terrassé par une crise cardiaque.

Alors qu'il pouvait enfin connaître les joies et les plaisirs de la retraite... il est parti brutalement. Que le sort est cruel. Maurice était vraiment un brave et solide camarade.

Après DIOT (qui a souffert des années...). CHAUVET nous quitte. Les manquants sont nombreux au kdo 470. Combien en reste-t-il sur les 60 ?

Tardivement, au nom de l'Amicale, nous présentons nos sincères et profondes condoléances à la famille.

Paul DUCLOUX.
24593 X B.

Suite au "Radiesthésiste"

(Article de Jean LAURENT)

Les derniers Lien me sont parvenus à la maison de repos de Neufchatel-en-Saonois, où ma femme et moi venons de séjourner (infarctus du myocarde pour l'une, opération de la prostate pour l'autre, voyez que nous ne sommes pas gâtés et j'ajoute que cette fichue santé me prive d'assister aux réunions).

L'article « Le Radiesthésiste » m'a d'autant plus intéressé que j'étais, au printemps 1941, au service des lettres du camp central, avec CHANU, de l'EPEE, CLARY, LINE, VARIN et que j'ai aidé à transporter le matériel d'évasion de nos deux amis, accompagnés dans leur randonnée, de LAMARQUE, un hôtelier de la Dordogne, et de BOUCHER (ce dernier a failli faire rater le départ, en s'ajoutant au groupe in-extremis) retour au Camp, accompagné d'un wachman, pour ramener un énorme barda !

Je suis donc venu apporter quelques précisions : pas plus d'ambulance Croix-Rouge que d'uniformes allemands, c'est une vaste blague.

De l'Épée avait pu recevoir, dans un colis, une

carte détaillée de la région, carte qu'il m'a montrée, et son plan prévoyait le parcours à pied, surtout de nuit, et le franchissement de la frontière à l'endroit où une ligne de chemin de fer longe la Wutach ; ce plan a été réalisé exactement, en s'aidant de gros bâtons, à cause du fort courant de la rivière (ces détails sont parvenus au camp par la suite).

Le point précis du départ était un grand placard au rez-de-chaussée du bâtiment où se trouvaient les services (lettres, kartei, etc.).

Lorsque les Fritz ont eu constaté que les quatre gefangen s'étaient envolés ils ont réuni tous les occupants des baraques : station debout de deux heures, il neigeait, nous avions bien froid aux pieds... mais combien chaud au cœur !

C'était le 1^{er} avril 1941...

P. LANGLOIS.
109, rue Cazault,
61000 Alençon.

N.D.L.R. : Voici donc un point définitivement éclairci : l'évasion d'André Chanu ! Ce dernier était très populaire

au camp, même au stalag. Il partageait avec notre Maurice PARROT la direction du « Captif de la Foire Noire » (journal du stalag V.B) ainsi que celle de la Troupe du Camp. J'ai connu André au Waldho où était monté pour une petite opération. Durant son séjour il voulut bien mettre en scène une petite œuvre que j'avais commise pendant mes loisirs forcés à l'hôpital. Par la suite nous nous sommes rencontrés maintes et maintes fois dans la vie civile, au théâtre ou à l'Amicale. Mais jamais au cours de nos entrevues nous n'avons abordé le chapitre « Évasions ». Aussi les histoires les plus rocambolesques sur cette évasion, et la personnalité de son auteur rendait célèbre, elles pris naissance comme de vulgaires bouillottes. Aussi notre ami Jean a pu entendre, au camp, un récit plus ou moins édulcoré. Quant à l'histoire « Radiesthésiste » elle est véridique. L'ami BAMME me l'a racontée, un soir, que j'étais de passage de son auberge « Les Genêts » sur les hauteurs de Remont. Quant à l'entrevue avec le commandant du camp, la veille de l'évasion, je la tiens d'André CHANU lui-même.

Merci à ceux qui ont pris part à ce récit, à Jean LAURENT, à Paul LANGLOIS, ils ont la mémoire fidèle quarante ans après.

H. PERRON.

Le coin du sourire

La collaboration

Arrivé à Molln, le K. G. Robert fut immédiatement affecté à un emploi qui n'était pas particulièrement de tout repos puisqu'il s'agissait de transporter des sacs d'engrais ou de grains chez « Michelsen et Sohn ».

Les premiers jours furent extrêmement pénibles. Décharger des sacs de 50 à 100 kgs était un travail inhabituel pour Robert et ses compagnons et les premiers sacs s'effondrèrent avec leurs porteurs, sous les injures et quolibets allemands.

Cependant, petit à petit, ils prirent la manière de les jucher sur leur dos et la démarche lente des dockers. Aux plus faibles il fut remis un diable qu'il s'agissait de conduire, muni de son charnement, jusqu'à un endroit défini. Au début de la journée, « rouler le diable » paraissait presque un jeu, mais à la fin cela devenait, non seulement fastidieux, mais extrêmement pénible, car, fatigué, le pousseur à moitié endormi venait buter sur un obstacle ou, pire, sur les mollets de celui qui était devant ! Enfin ! Ils étaient prisonniers et n'avaient pas choisi leur sort.

Au bout de quelques jours, M. Michelsen, grand directeur de la fabrique d'engrais, profitant de la pause du matin les convoqua dans son bureau. Assis dans un fauteuil, il leur fit signe de prendre un siège et leur offrit à chacun une cigarette. C'était un ne peut plus surprenant et la stupeur, mêlée d'une certaine inquiétude, se lisait sur les visages des convoqués. Qu'allait-il exiger d'eux ?

MM., leur dit-il, dans un langage moitié français, moitié allemand, ne soyez pas étonnés. Je vous ai fait venir car je vous considère comme des travailleurs normaux. Physiquement vous nous ressemblez quoique nous, allemands, notre race est bien plus pure que la vôtre, mais... passons... Là n'est pas notre propos.

Je vous ai donc réunis pour qu'il n'y ait aucun malentendu entre nous. Dans ma minoterie je vous promets de ne faire aucune distinction entre un ouvrier allemand et vous. Vous aurez les mêmes horaires, les mêmes pauses et la même considération que les autres ouvriers, à condition que vous mettiez le même cœur à l'ouvrage qu'eux. D'accord ?

Silence total des K. G.

Votre Maréchal, que j'honore, a lancé un appel afin que nous collaborions ensemble pour atténuer les méfaits de cette maudite guerre, accentués en France par les bombardements de votre ancien allié ; bombardements que nous feront bientôt cesser car, dans peu de temps, l'Angleterre se rendra au Führer.

Même silence des K. G.

Vous ne répondez rien ? N'êtes-vous pas des hommes comme nous ? N'avez-vous pas de parents comme nous ? Une épouse, des enfants, de la famille comme nous ? Alors, mes amis réfléchissez. Ne croyez-vous pas que nous sommes arrivés à une époque où l'homme s'est suffisamment battu pour aspirer à une paix durable ? Je suis persuadé que votre désir le plus cher est de retourner dans vos foyers, alors, faites un effort.

Quel effort ?

Et bien celui de travailler avec courage ; de collaborer ensemble comme le désire votre gouvernement. Et j'irai plus loin, de former plus tard, vous et nous, un seul peuple. Hein ? qu'en pensez-vous ? Êtes-vous d'accord ?

Tout à fait d'accord, répondit un des prisonniers (et le visage de Michelsen s'illumina) mais, il y a cependant une petite condition.

Accordée à l'avance.

Que ce soit les allemands qui perdent la guerre !

Ce fut leur premier et dernier entretien dans le bureau directorial de « Michelsen et Sohn » !

Robert VERBA.

LES ÉGOUTS DE VILLINGEN

(suite)

La décision prise, il reste l'un ou l'autre détail à régler : comme nous ne pouvons progresser qu'à croupetons, il faudra veiller à ne pas s'arracher les coudes et les genoux sur le ciment rugueux. « Gare au tétanos ! », pense chacun d'entre nous, mais personne n'exprime tout haut cette redoutable possibilité.

Nous découpons en bandes de dix centimètres de large les couvertures du Grand Reich : demain nous nous en entourerons les articulations.

Cela fait, chacun s'absorbe dans ses pensées ; j'avoue que les miennes ne sont pas roses. N'est-ce pas un suicide que de m'engager dans un égout dont je ne sais rien, par un froid de -5° ? En admettant qu'il conduise à l'extérieur du camp, n'est-ce pas chercher la mort que de rester pendant trois jours dans des vêtements trempés à marcher vers une frontière que je sais fortement gardée ? Quelles peuvent être les chances d'une telle entreprise ?

Notre dernière journée s'écoule à mettre au point notre scénario : le sous-officier spécialement chargé de nous contrôler nous rend une dernière visite vers 19 heures. Nous quitterons la baraque immédiatement après son passage.

Atteindre la trappe dans l'obscurité est un coup de chance : elle est située à une cinquantaine de mètres de notre logement, et il est interdit de circuler dans le camp après 18 heures ; il faudra profiter du défilement constitué par les différentes baraques.

Une condition indispensable : le mirador central du camp ne peut pas éclairer la zone à traverser pendant tout le temps que durera notre expédition. Je calcule : il nous faut cinq minutes pour atteindre la cuisine, soulever le couvercle de bois, nous engager dans le trou et ramener la trappe à sa place.

Nous tirons nos places au sort : les trois Français ouvriront la marche, puis viendra Lemercier ; je serai le dernier, responsable de la fermeture du puits : mission capitale, car il est indispensable que notre fuite reste cachée le plus longtemps possible.

Il est 18 h 30 : nos maigres bagages sont prêts, les bouts de couverture camouflés sous un matelas.

Nous tâchons de plaisanter pour calmer notre énerverment, mais les meilleures blagues ne provoquent que des rires contraints. Malgré nous, nous pensons à l'eau glauque qui coule à quelques mètres d'ici.

Ponctuel, le sous-officier allemand fait sa ronde à 19 heures et nous souhaite une bonne nuit. Le pauvre, s'il savait !

L'instant est venu. Nous éteignons la lumière pour qu'en ouvrant la porte, aucun rectangle de lumière ne se découpe à l'extérieur. L'un derrière l'autre, nous quittons la baraque, passons la première grille qui, sur ses gonds rouillés, tourne en gémissant. Un saut : nous arrivons à la cuisine ; la première manche est gagnée, une jouissance profonde me saisit à la pensée que, malgré toutes leurs mesures de coercition, les Boches ne sont pas parvenus à entraver ma liberté de mouvement.

Ayant tiré le numéro un, c'est à Lespitalier qu'incombe la tâche délicate d'enlever la trappe de bois. Y parviendra-t-il ? Les minutes passent, longues comme des siècles. Il faisait si confortable tout à l'heure dans notre baraque...

Il revient : « Je n'ai pas trouvé la trappe ».

Que faire ? Il faut pourtant en finir. Mermoud part à son tour ; nous ne le voyons pas revenir ; il a dû passer. Aurons-nous la chance de ne pas être éclairé par le phare pendant toute l'opération ? Un seul coup de pinceau du projecteur et tout serait découvert. Nous nous succédons de dix en dix secondes, pour permettre à chacun de se précipiter dans le puits, de ramper dans le boyau quelques mètres afin de laisser la place aux suivants.

Je vois disparaître mes camarades l'un après l'autre ; Pierre, très ému, me serre la main et part...

Je suis seul, effroyablement seul ! Je pense aux miens, douillettement serrés sous la lampe familiale. Mentalement je compte jusqu'à dix... un... deux... trois... huit, neuf, dix, très lentement pour ne pas bondir trop tôt. Il est temps : je maudis mes jambes qui se dérobo-

Vas-y, f... carcasse !

D'un bond je me retrouve debout, les pieds dans l'eau à deux mètres de profondeur. D'un effort déses-

péré, à bout de bras, je ramène la trappe dont le poids me semble énorme.

Je me penche sur le conduit et appelle à voix basse mes compagnons. Pas de réponse. Je parle plus haut, pris d'une ridicule mais insurmontable angoisse que sont-ils devenus ?

Une voix me répond : « Silence, imbécile ».

Rassuré, je m'engage moi-même dans le boyau, tonnant, cherchant les pieds de mon prédécesseur. Je rampe dans environ dix centimètres d'eau ; je grelotte glacé jusqu'à la moëlle, j'éprouve une horreur profonde à circuler dans ce liquide visqueux. La marche à croupetons est extrêmement pénible, un repos de dix à dix minutes est indispensable.

L'atmosphère est respirable grâce au courant d'air créé par les trappes, éloignées de cinquante mètres l'une de l'autre.

Un arrêt plus long ; j'interpelle Pierre : « Avance mon vieux ». Faisant la même remarque à son prédécesseur, il se rend compte à la voix lointaine qui répond que, croyant tenir le pied, il s'est agrippé à une lourde pierre traînant dans l'égout ! Hâtivement nous rattrapons les autres.

« Halte ! Cheminée ! », annonce le guide. L'un après l'autre, nous stoppons ; deux d'entre nous seulement peuvent se tenir simultanément dans le puits trop étroit. Mon tour arrive, l'eau dégouttant de mes vêtements dans le fond de la fosse fait un bruit de cataracte ; je me fais l'impression d'appeler toute la garde du camp.

Le bruit des chasses d'eau s'entend distinctement. Pardonnez, Seigneur, à ces prisonniers inconscients ; ils ne savent pas ce qu'ils font...

Ces avalanches d'eau intermittentes me font craquer une brusque montée du niveau dans le conduit.

Une deuxième cheminée : arrêt et conseil de guerre. La chose en vaut la peine, car nous nous trouvons une bifurcation : un boyau à droite, un boyau à gauche. Devant, un conduit à demi bouché par une plaque de béton ; ne servirait-il pas de trop plein ? L'eau s'écoule vers la droite, la logique nous commande de suivre le courant. Par contre, ce boyau devant nous n'aboutirait pas directement à la rivière ?

Mermoud décide de s'y introduire ; mais cela ne se fait pas sans peine : trente centimètres de tirant d'eau ce n'est pas beaucoup. Grelottants, nous attendons avec anxiété le résultat de cette reconnaissance.

• Suite dans notre prochain numéro

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V.B - X.ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....